

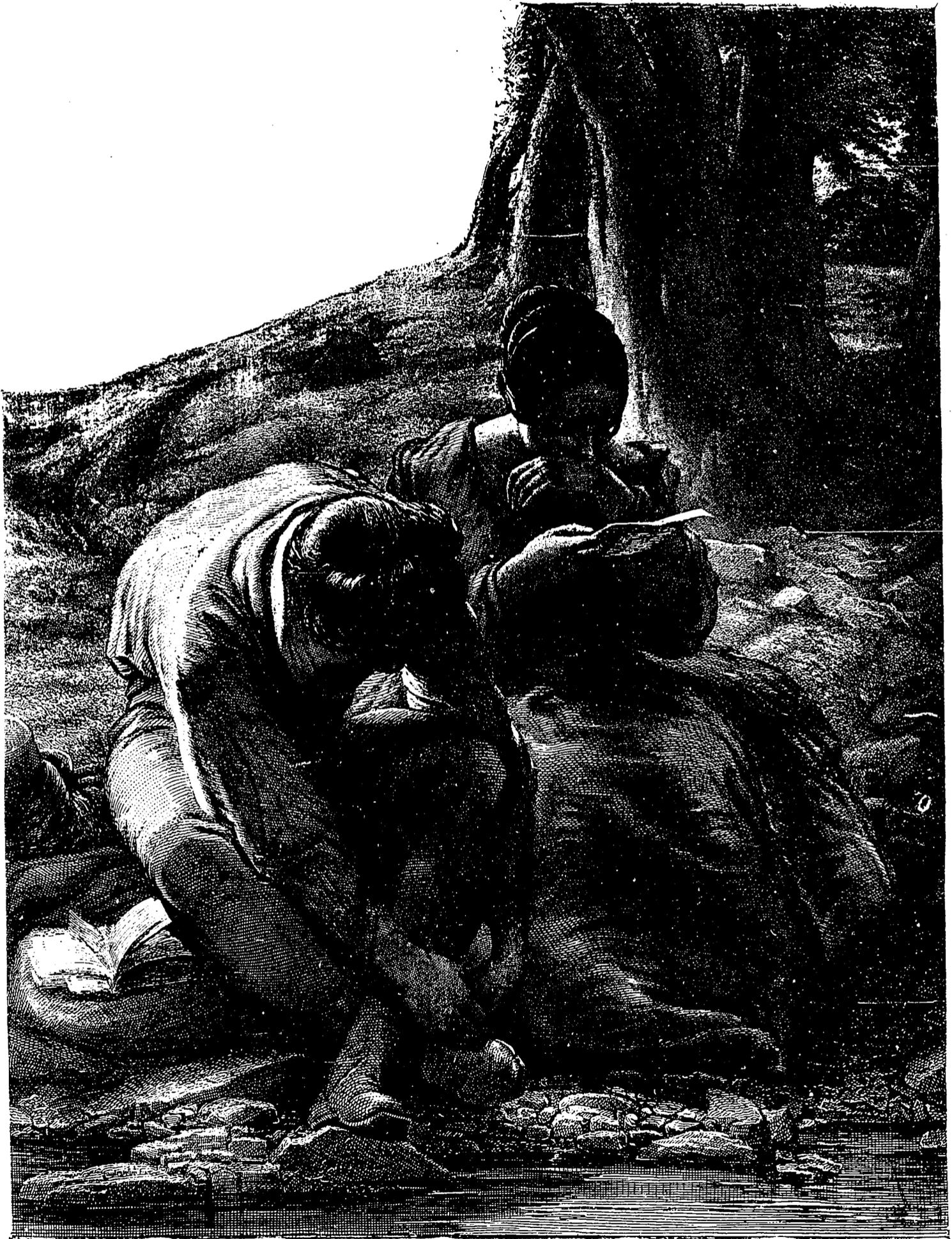
Le Samedi

VOL. I.—NO. 13.

MONTREAL, 7 SEPTEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE \$2.50.

APPROXIMATIVEMENT



Angeline. — Il y a un an, je vous avais déclaré, ici même, que je ne vous épouserais que lorsque vous auriez fait des économies de \$10,000. Les avez-vous ?
Alfred. — Non pas tout à fait ; mais voici le livret de banque que vous m'avez vous-même donné dans le temps. Voyez ce qu'il contient.
Angeline (lisant). — Cinq, dix, vingt ; total trente cinq piastres. Je crois, oui, je crois que ça s'approche assez du montant fixé.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE,

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 60 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 7 SEPTEMBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un malade atteint du charbon, se reconnaît à la mine.

Il est plus facile d'aimer une femme que de la comprendre.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites point.

Un homme peut boire comme un poisson sans pour cela être à flot.

Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'ont veut aller.

Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaïement que quand on le fait par conscience.

Il n'y a rien d'aussi mesquin que d'entrer dans un magasin de parapluie pour laisser passer un orage.

Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse.

Je n'appuierai pas sur ce point, disait un monsieur qui venait de s'asseoir sur une aiguille la pointe en l'air.

Quand une femme ne peut persuader à son mari que deux et deux font cinq, c'est qu'elle n'est pas aimée.

Dans l'infortune, un Turc se résigne, un Russe se soumet, un Espagnol se tait, un Anglais se tue, un Français espère.

"Sais-tu ce qui te pend au nez, disait une femme à son mari trop viveur et menacé du rhumatisme, c'est la goutte."

Il est curieux que deux des choses les plus malfaisantes au monde aient besoin de fermentation : la bière et le discorde.

Nous connaissons un chasseur qui n'est jamais bredouille ; quand même il ne tue rien, il revient toujours avec un œil de perdrix.

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur, et il croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

L'homme de la lune a toutes les raisons du monde d'être toujours souriant. Il sort toute la nuit et personne ne le lui a jamais reproché.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Les steamers et les voies ferrées sont excellents dans leur genre : mais le moyen de transport encore le plus prompt est la pression de la main aînée.

Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.

Scier du bois, vous appelez cela un exercice de première classe, disait un tramp tout en sueur ; moi je n'ai pas les moyens de me servir de la première classe ; donnez-moi un ouvrage de seconde classe.

On aime encore de nos jours à parler de la transaction entre Esau et Jacob. Le fait est que Jacob, au début de sa carrière, était loin d'être riche. Aussi sa tribu est partie du bas de l'échelle.

La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine ou l'abcès prêt à se former.

Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie que celle de tout le reste du monde !

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

L'homme est plein de besoins, et il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dira-t-on : il me prendrait pour une proposition. C'est un bon guerrier : il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins généralement.

En relevant, le lendemain, l'acte d'enterrement de sa femme, le conjoint survivant s'aperçoit que le prêtre s'est trompé sur le nom de la défunte.

— Vous savez, reprend le ministre du culte, dans la force de l'ouvrage, ces choses là ne se font pas toujours d'une manière aussi satisfaisante que vous auriez pu le désirer.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence ; la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit qui est sans règle. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit.

Il y a trois choses auxquelles une femme doit ressembler, et auxquelles aussi elle ne doit pas ressembler.

D'abord, elle doit ressembler au limaçon qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas, comme ce mollusque, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu, elle doit ressembler à un écho, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge, mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir le dernier mot.

Troisièmement enfin, elle doit être, comme l'horloge de la ville, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

UN ENFANT PRECOCE EN ARITHMETIQUE

(Pour le SAMEDI)

On ne dit pas si le maître d'école a fini par transférer son élève à quelque université ; mais l'examen suivant est authentique. Il s'est passé dans une paroisse non loin de Montréal.

Le professeur. — Je suppose que tu as un chausson dans un pied et que tu en mettes un à l'autre pied, combien auras-tu de chaussons ?

L'enfant. — Je n'en aurai pas, tiens, voyez, papa ne m'en laisse jamais porter l'été.

Le professeur. — Suppose que ça soit l'hiver, combien en aurais-tu ?

L'élève. — Il y a trop longtemps que l'hiver est fini pour que je m'en souviennne.

Le professeur. — Eh ! bien, combien as-tu de pieds ?

L'élève. — Ça n'a jamais changé ; les voici, c'est toujours les mêmes.

Le professeur. — Ecoute bien ; je vais tâcher de te faire comprendre autrement. Suppose que ton père ait un cochon dans sa souille et qu'il en achète un autre, combien ça fera-t-il de cochons ?

L'élève. — Papa ne garde pas de cochons.

Le professeur. — Mais suppose qu'il en garde, combien ça lui en ferait-il ?

L'élève. — Rien qu'un, sa souille ne peut pas en contenir deux.

Le professeur. — Mais comprends donc, suppose qu'elle soit capable d'en contenir deux.

L'élève. — J'irai bien le demander à papa, s'il pense qu'elle est capable.

Le professeur. (tout en transpiration.) — Suppose que tu ais un gilet et que ton père t'en donne un autre au jour de l'an, combien ça te fera-t-il ?

L'élève. — Il faut toujours que j'attende au jour de l'an pour savoir si c'est vrai, parce que l'année dernière il ne m'en a pas donné.

Le professeur. — Allons, regarde-moi bien ; tu as une pêche, ta mère t'en donne une autre, combien ça fait-il de pêches en tout ?

L'élève. — Ça ne m'en fait pas ; car je les mange à mesure.

Le professeur. — Alors, prends en un autre. Tu vois ce petit mendiant dans le chemin, il a une pomme ; tu lui en donnes une autre, combien en aura-t-il ?

L'élève. — Je n'ai pas besoin de petits queteux pour manger mes pommes ; je fais toujours cela tout seul.

Le professeur a fini par se convaincre que cet enfant perdait parfois pied en arithmétique et qu'il ne fallait pas l'écraser de questions dans une seule séance.

LES JOURS OU ÇA NE MORD PAS.

— Ça ne mordait pas du tout !

Le pêcheur mélancolique, assis au bord d'une onde pure, ouvre son carnet et s'amuse à écrire les commandements du pêcheur, en n'employant que la lettre P pour initiale de chaque mot. C'était, paraît-il, plus facile que de prendre ce jour-là la plus petite ablette.

Voici le petit travail de l'infortuné :

"Pauvre pêcheur persévérant, persiste patiemment pour prendre petits poissons.

"Par précaution, partant pêcher, prends paletole, pardessus, pliant, puis parapluie.

"Par prudence, prend panier point percé, pour pas perdre petits poissons pêchés pendant période permise.

"Pour pitence, prends : pain, pâté, parmesan, pommes, poires, pêches, pruneaux, plus, petit pot parfaite piquette.

"Poches pleines par plusieurs pâtes pectorales pour pituites.

"Pour payer péager, prévoyant passer pont payant, prend plusieurs petites pièces pécuniaires.

"Puis, pars pédestrement, pour pêcher par prairie, perdant pourtant pas pipe pendant parcours.

"Par Paul Percot,
"Pêcheur-Professeur,

Pierre, passant : — Pêcheur, perds pas pied pour pas piquer plongeon.

Le directeur d'une bibliothèque française de la 5ème avenue, New-York, a constaté qu'il existe à New-York, 500,000 personnes parlant le français. Il y a 20,000 Français pur sang, mais la plupart des Allemands et des Italiens ainsi que toute la jeunesse aristocratique parlent l'anglais et le français.

La société américaine se plaint que les officiers des navires de guerre français qui ont passé l'été à New-York et ailleurs ne savent pas danser. Ils ont un tournoiement monotone, ne renversent jamais ; et il s'arrêtent la valse si soudainement que la danseuse qui a encore le mouvement de rotation dans le cerveau, est obligée de se tenir pour ne pas tomber.

Jeune mariée.—Quand vient le jour de ta fête, Edouard ?

Edouard.—Le 4 novembre. Pourquoi cela ?

Jeune mariée.—Vois-tu, j'ai perdu mon en tout cis et je crois que je ferais bien de te faire le cadeau d'un parapluie pour ton anniversaire.

Le juge (à un bigame).—Combien avez-vous de femmes.

Le prisonnier.—Je ne pourrais pas vous le dire au juste, Votre Honneur.

Le juge.—Voilà qui est incroyable, pas même vous rappeler le nombre de vos victimes !

Le prisonnier.—Voyez-vous, Votre Honneur, j'ai perdu ma bible de famille dans la grande inondation de Johnston.

Madame Peck (après 10 ans de mariage).—Tiens mon mari, je viens de relire notre ancienne correspondance d'amoureux. J'ai mis de côté celle-ci ou tu me dis que tu aimerais mieux passer toute ta vie malheureux mais à côté de moi, qu'heureux et vivre tout seul.

Monsieur Peck.—Eh bien, la Providence n'y a pas été de main morte ; m'a-t-elle exaucé un peu !

Dans un bureau de journal :

Le garçon au rédacteur.—Il y a deux hommes l'un qui vous apporte une correspondance pour rendre compte d'une grande fête au village de X... et l'autre qui veut vous donner des coups de fouet :

Le rédacteur (après une longue hésitation).—Eh bien, faites entrer le monsieur qui veut me donner des coups. Je crois qu'après cela j'aurai des excuses pour ne pas recevoir l'autre.

Après le départ du jeune homme :

La mère ancienne.—Eh bien Henriette, a-t-il fait la demande ?

Henriette.—Oui, maman.

La mère.—Conte moi comment ça s'est passé.

Henriette.—Tu sais, il ne l'a pas dit en autant de mots ; mais j'ai bien compris ce qu'il voulait dire : il faisait des anneaux avec la fumée de son cigare. J'ai trouvé cela très délicat de sa part et je vais lui écrire que j'accepte.

Sur la rue Craig :

Un policeman voit un pochard contant ses peines à un poteau télégraphique qu'il tient à bras-le-corps.

Le policeman.—Hello ! old man, go home, go to bed.

Le pochard.—Ah ben ! si tu crois que je comprends ton charabia, tu peux te fouiller !

Le policeman (en français).—Allons, mon bon homme, vas te coucher, ça ira mieux après !

Le pochard.—Ho, là ! faut-il que je sois saoul tout de même ; voilà que je comprends l'anglais !

Entre un homme en deuil et un sacristain.

On discute l'organisation d'un enterrement pour le lendemain. Le sacristain a son tarif à la main :

—Comment, rien que six cierges ? Enfin faites comme vous voudrez, mais ce sera bien triste.

Qu'on se plaigne des lenteurs administratives ! Un représentant de la Couronne adresse à un médecin de ses amis cette dépêche :

Assassinat commis dans paroisse de B... sur jeune fille ; constater immédiatement décès et donner détails du crime.

X...

Le substitut du Procureur reçoit de nouveaux renseignements et envoie ce second télégramme au médecin :

Jeune fille pas morte, ne pas te déranger.

X...

Auquel télégramme le médecin répond par cette dépêche :

Trop tard, autopsie faite, viendrai dîner avec toi.

Z...

—Et vous dites que votre mari a une bonne mémoire !

—Prodigieuse ; il se rappelle les moindres petits détails. Ainsi, il y a dix jours, je lui avais demandé de m'apporter une morue pour le soir même. Eh ! bien, il me l'a emportée hier soir, sans que j'aie été à la peine de lui rafraîchir la mémoire.

L'amoureux au père de sa belle.—Ainsi vous me permettez de faire ma cour. Ah ! si je pouvais toucher le cœur de Mademoiselle Julie.

Le père, désirant l'encourager.—Pourquoi pas, mon cher enfant ? Il y en a tant d'autres qui y ont réussi !

La mère qui veut savoir comment les deux gens s'amuse dans le salon vient près de la porte pour saisir le bout de conversation suivant :

—Ecoute, Charles, il faut que tu te conduises bien, ou bien fais toi la barbe.

Le médecin est rendu à la maison depuis une demi journée. Le mari anxieux, est dans sa bibliothèque.

Soudain la porte s'ouvre et la garde-malade présente au père deux superbes jumeaux.

Le père (qui est un distrait) demande à la garde-malade.—Est-ce pour choisir ?

La maîtresse de maison à un mendiant qui demande à manger :

—Passez tout droit ; il n'y a pas un quart d'heure que je viens de donner à manger à un autre queteux.

Le mendiant.—Vous pensez peut-être que je fais voyager un agent en avant pour préparer les voies. Je vous jure que non, madame : moi quand j'ai faim, c'est moi-même qui suis obligé de manger. Je ne puis pas faire faire cela par un autre.

La police trouve un pochard appuyé sur le palais de justice à 2 heures du matin :

—Qu'est-ce que vous faites-là ?

Le pochard.—J'sus fort c'tellayant, c'soir. V'voyez, j'soutiens c'te bâtisse à moi tout seul.

Politicien pompeux, (au Windsor).—Donnez-moi la chambre dans laquelle a couché le Prince de Galles.

Le commis.—Cette chambre n'existe pas, monsieur, parceque l'hôtel n'était pas bâti quand il est venu en Canada.

Le politicien.—Eh bien ! donnez-moi la chambre à côté.

—Joe est-il revenu de l'école ?

—Oui, madame.

—L'avez-vous vu vous-même ?

—Non, madame ; mais j'en suis sûre parcequ'il n'y a pas moyen de faire sortir le petit chat de la cheminée.

La maîtresse de maison, à la nouvelle servante.—Nous déjeunons toujours à 8 heures.

La servante.—C'est bien, madame ; mais quand je ne serai pas descendue à l'heure, ne vous gênez pas ; commencez toujours.

Le maître, (à son cocher).—C'est trop fort ; me prenez-vous pour un fou ?

Le cocher.—Il n'y a pas assez longtemps que je suis ici, monsieur, pour que mon opinion soit formée à ce sujet.

Mademoiselle Basblen.—Je tiens toujours un crayon et du papier à la tête de mon lit et j'écris toutes les idées qui me viennent. Tu n'as pas d'idée des choses précieuses qu'on sauve ainsi de l'oubli.

Madame de Calme.—Je n'aimerais pas cela, moi. Tu sais, mon mari rouille toute la nuit ; et je crois que ça se lirait très mal sur le papier les réflexions qui me passent par la tête quand je suis couchée.

M. Roberts.—M. et madame Aurelien viennent ce soir ; tu ferais mieux de faire coucher les enfants.

Madame Roberts.—Tu n'y penses pas ; lorsqu'ils sont venus l'an dernier, ils se sont tant amusés avec eux !

M. Roberts.—L'an dernier, ma chère, ils n'avaient pas encore d'enfants eux-mêmes.

Maîtresse de maison, (à un tramp).—Je suppose que vous trouvez ce genre de vie agréable et économique.

Le tramp.—Comme distraction, c'est très varié ; mais quand je songe à la quantité de chaussures et de hardes que je repasse dans une année, je suis effrayé de la dépense que mon genre de vie occasionne.

À la librairie Rolland.

Un jeune prétentieux sachant à peine lire mais désirant éblouir un cousin de campagne par un commentaire tranchant.

—Tiens Esope, la même édition que je possède ! Combien le vendez-vous ?

Le commis.—Cinquante centins. Vous le voulez ?

Le connaisseur.—Non c'est trop cher pour un livre dont l'auteur a à peu près tout volé ; car enfin vous ne pouvez pas nier qu'Esope n'a eu qu'à collectionner ce qui se publie dans les journaux depuis dix ans.

Entre artistes américains :

—Enfin, je vais donc arriver à la renommée ?

—Conte moi cela, vite !

—Mendelssohn comme tu sais n'est passé à la postérité que par sa *Marche du Mariage* ; moi je viens d'écrire la *Marche du divorce*.

Dans une petite ville sous le régime de la prohibition :

—Tu vois, ce monsieur qui passe ; c'est le pharmacien ; il a failli être emplumé et chassé de la ville la semaine dernière, pour une mauvaise prescription.

—L'erreur ordinaire, sans doute : *Morphine* pour *Quinine*.

—Pire que cela ; nous sommes entrés trois amis pour lui demander une dose médicinale ; et l'animal, il a oublié complètement le whiskey.

Elle.—Pour mon chapeau, John, tu ne les aime pas élevés, hein.

John.—Non.

Elle.—Comment haut ?

John.—Dame !... Pas plus de quatre piastres.

Le médecin au mari de sa patiente.—Comment ce narcotique a-t-il agi sur madame ? Il était urgent de la faire dormir pour prévenir une inflammation du cerveau.

Le mari.—C'était un narcotique ! C'est donc cela ! Ah ! docteur, docteur !

Le médecin.—Quoi ! Est-ce qu'il a quelque chose qui va mal ?

Le mari.—Pire que cela, docteur, j'ai été obligé de promener le bébé qui pleurait depuis minuit jusqu'à 6 heures ce matin et je n'ai jamais pu la réveiller.

EPOUVANTABLE ERREUR



I

Clara engendre chicane à son fiancé et le laisse dans le parc.

II

Alfred. — Mais pourquoi ?... Enfin ! Allons nous-en.

III

Le tramp. — Ils me l'ont laissé plus vite que je pensais.

IV

— C'est si bon de dormir !

V

Clara. — Stupide, cruelle que je suis ! Il faut que j'aie lui demander pardon.



VI

— Jamais je ne pourrai expier mon crime.

VII

Le tramp. — Mais oui, ma petite ! Le bon Dieu est bon de penser à moi comme ça.

VIII

Clara. — Ou-ou-ough ! Au secours !

IX

Réconciliation.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

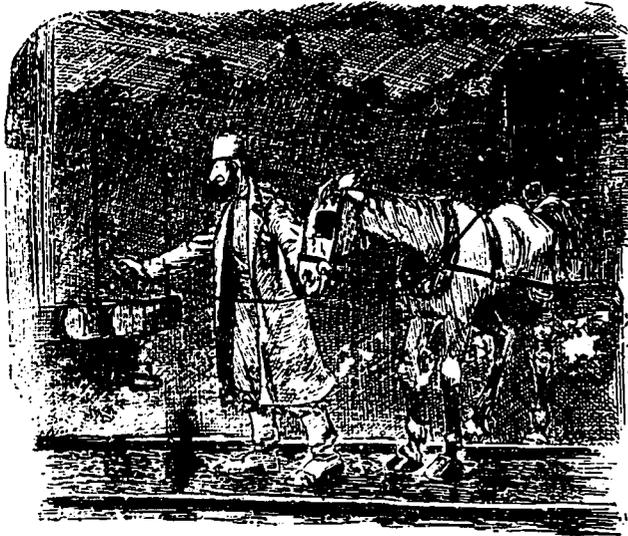


LE SEUL GIBIER CONNU QUI COURT AU DEVANT DU CHASSEUR



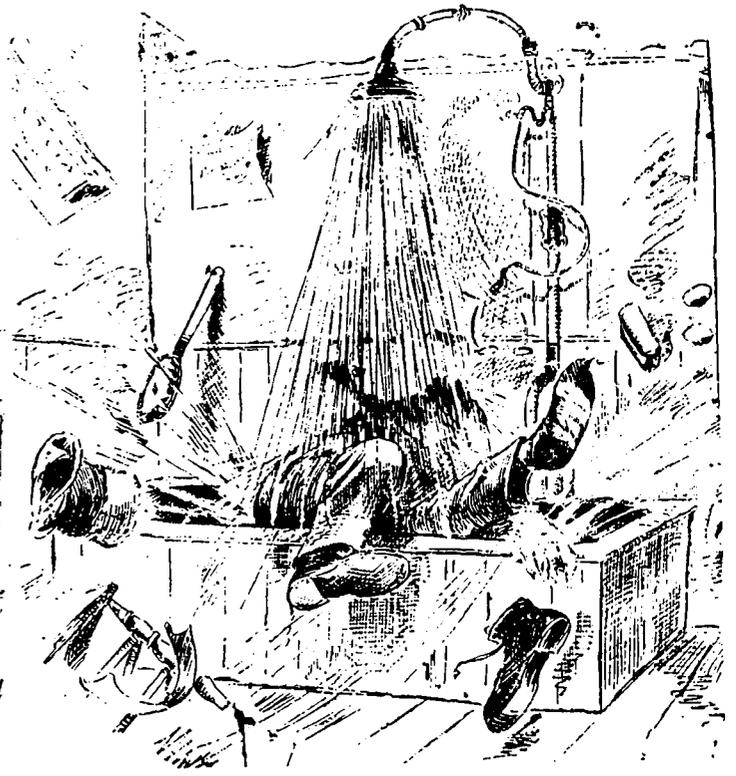
Mademoiselle Laure.—Franchement, ne trouvez-vous pas mademoiselle de Lafayette jolie.
 M. Alfred (désirant faire une concession).—J'avoue qu'elle a une figure des plus intelligentes.
 Mademoiselle Eca.—Oh ! Peut-on dire une chose si peu gracieuse d'une jeune fille !
 M. Alfred (désirant regagner les bonnes grâces de ses interlocutrices).—Veuillez bien observer que je ne dirais pas cela de vous, mesdemoiselles.

COMME ON S'ADONNE MAL, DES FOIS !



I Francis Quienben, (qui s'est trompé de chemin à la noirceur et qui s'est aventuré sur la voie du chemin de fer.)—C'est trop raboteux, je ne puis plus avancer. Je vais attacher mon cheval à ce hangard et faire un petit somme en attendant.
 II Le malheur avait voulu que le hangard fut un train de fret. Quienben, (réveillé en sursaut.)—Cristi que ça va ce cheval là quand il veut ! Je ne le vends plus.

ILS EN ONT DES PLANS, CES GENS DE LA VILLE !



I L'oncle Penoute qui a déjà vu, à l'hôtel de son village, comment on tire le cordon d'une sonnette, est conduit dans une chambre de l'hôtel Richelieu.—Tout en me décapotant, si je me faisais monter une petite larme ! Cette pluie-là m'a donné le frisson.
 II Ce n'était que la corde du bain à orage

MOTS D'ENFANTS

Charley.—Grand'maman, est-ce que ça a longtemps à vivre des vieilles personnes ?

La Grand'maman.—Ça dépend ; il y en a qui vivent plus longtemps les unes que les autres.

Charley.—Toi, vas-tu vivre longtemps ?

La Grand'maman.—Je ne sais pas ; mais je voudrais vivre assez longtemps pour te voir un beau, grand et bon jeune homme de vingt ans.

Charley.—Si c'est pour moi que tu te gênes, tu es bien trop bonne. Tu n'as pas besoin de te fatiguer d'attendre ; je te télégraphierai.

Enfant faisant irruption dans une épicerie du coin :

—Madame, avez-vous du lessis consacré ?

Le lessis concentré a fait l'affaire pour ce jour-là.

—Maman, ils m'ont dit à l'épicerie qu'ils n'ont pas de lait aujourd'hui.

—Ah, bien ! Pourquoi ça ?

—Ils ne m'ont pas dit pourquoi ; mais je crois bien que c'est parce que la vache n'a pas pondu aujourd'hui.

Bébé a été méchant.

—C'est bien, lui dit la mère, tu n'iras pas dans le ciel.

—Mon Dieu, maman, j'ai été cette semaine au cirque, puis à une soirée, je ne puis pas aller partout !

Le professeur.—Quel est l'astre le plus utile : le soleil ou la lune ?

L'enfant.—La lune, monsieur.

Le professeur.—Pourquoi cela ?

L'enfant.—Parce que la lune paraît la nuit, quand on en a le plus grand besoin, tandis que le soleil ne paraît qu'en plein jour.

On vient d'introduire le gymnase dans une école. Freddy revient à la maison enthousiasmé :

—Je t'assure, maman, que ça paie, va, d'être petit garçon.

Le père.—Comment, petit polisson, le maître vient de me dire que tu as demandé congé parce que ta mère est malade ! Tu sais bien qu'elle n'est pas malade.

L'enfant.—Bien oui, papa, elle est malade ; c'est elle qui l'a dit. Elle disait ce matin à ma tante : " Quand je vois arriver mon mari à deux heures du matin avec ses manchettes aux jambes et ses bas dans les mains, ça me rend malade."

Le père.—Du moment qu'elle était malade, tu as bien fait d'être revenu ; voilà deux sous pour ta bonne conduite.

Avant d'envoyer Tommy à la messe avec son oncle, la maman lui avait donné un beau dix cents pour la quête.

Bébé n'avait pas manqué de l'examiner tout le temps du service divin, et il se préparait à le jeter dans le plateau du bedeau, quand soudain on le vit l'enfourer dans sa poche, puis se tournant gravement du côté de son oncle :

—Tu as bien vu comme moi ; tu diras à maman que le monsieur avait tout l'argent qu'il lui faut. J'ai besoin du mien pour m'acheter des bons en passant.

FABLES EXPRES

Laure m'avait un soir juré fidélité :
Serment trompeur, hélas ! fausse autant que lé-
gère

Eu panne, sans motif, la belle m'a planté.

MORALITÉ

Laure est une chimère.

A sa bonne, un rentier tenait cette harangue :
" Mais quand pourrez-vous donc retenir votre
[langue ?]
Justine, dès le soir, n'en cancanait que mieux.

MORALITÉ

Bonne avertie en vant deux.

VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

Ayant été condamné par la nature et la fortune à une vie agitée, deux mois après mon retour, j'abandonnai mon pays natal et je m'embarquai dans les Dunes, le 20 juin 1702, sur un vaisseau nommé *L'Aventure*, dont le capitaine Jean Nicolas, de la province de Cornouailles, partait pour Surate. Nous eûmes le vent très favorable jusqu'à la hauteur du cap de Bonne Espérance, où nous mouillâmes pour faire aiguade. Notre capitaine se trouvant alors incommodé d'une fièvre intermittente, nous ne pûmes quitter le cap qu'à la fin du mois de mars. Alors, nous remîmes à la voile, et notre voyage fut heureux jusqu'au détroit de Madagascar ; mais, étant arrivés au nord de cette île, les vents qui, dans ces mers, soufflent toujours également entre le nord et l'ouest depuis le commencement de décembre jusqu'au commencement de mai, commencèrent le 29 avril à souffler très violemment du côté de l'ouest, ce qui dura vingt jours de suite, pendant lesquels nous fûmes poussés un peu à l'orient des îles Moluques, et environ à trois degrés au nord de la ligne équinoxiale, ce que notre capitaine découvrit par son estimation faite le second jour de mai, que le vent cessa ; mais étant homme très expérimenté dans la navigation de ces mers, il nous ordonna de nous préparer pour le lendemain à une terrible tempête, ce qui ne manqua pas d'arriver. Un vent du sud, appelé *monsoon*, commença à s'élever. Appréhendant que le vent ne devint trop fort, nous serrâmes la voile du beaupré et mimés le cape pour serrer la misaine ; mais l'orage augmentant toujours, nous fîmes attacher les canons et serrâmes la misaine. Le vaisseau était au large, et ainsi nous crûmes que le meilleur parti à prendre était d'aller vent d'arrière. Nous rivâmes la misaine et bordâmes les écoutes ; le timon était devers le vent, et le navire se gouvernait bien. Nous mimés hors la grande voile ; mais elle fut déchirée par la violence du temps. Après, nous amenâmes la grande vergue pour la dégréer, et coupâmes tous les cordages et le robinet qui la tenaient. La mer était très haute, les vagues se brisant les unes contre les autres. Nous tirâmes les bras du timon et aidâmes au timonier, qui ne pouvait gouverner seul. Nous ne voulions pas amener le mât du grand hunier, parce que le vaisseau se gouvernait mieux allant vers la mer, et nous étions persuadés qu'il ferait mieux son chemin le mat gréé.

Voyant que nous étions assez au large après la tempête, nous mimés hors la misaine et la grande voile, et gouvernâmes auprès du vent ; après, nous mimés hors l'artimon, le grand et le petit hunier. Notre route était est-nord-est ; le vent était au sud-ouest. Nous amarrâmes à tribord et démarrâmes le bras de devers le vent, brassâmes les boulines, et mimés le navire au plus près du vent, toutes les voiles portant. Pendant cet orage, qui fut suivi d'un vent impérieux d'est-sud-ouest, nous fûmes poussés, selon mon calcul, environ cinq cents lieues vers l'Orient, en sorte que le plus vieux et le plus expérimenté des marins ne sut nous dire en quelle partie du monde nous étions. Cependant les vivres ne nous manquaient pas, notre vaisseau ne faisait point d'eau, et notre équipage était en bonne santé ; mais nous étions réduits à une très grande disette d'eau. Nous jugeâmes plus à propos de continuer la même route que de tourner au nord, ce qui nous aurait peut-être portés aux parties de la Grande-Tartarie qui sont le plus au nord-ouest, et dans la mer Glaciale.

Le seizième de juin 1703, un garçon découvrit la terre du haut du perroquet ; le dix-septième, nous vîmes clairement une grande île ou un continent (car nous ne sûmes pas lequel des deux), sur le côté droit duquel il y avait une petite langue de terre qui s'avancait dans la mer, et une petite baie trop basse pour qu'un vaisseau de plus de cent tonneaux put y entrer. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de cette petite baie ; notre capitaine envoya douze hommes de son équipage bien armés dans la chaloupe avec des vases pour l'eau, si l'on pouvait en trouver. Je lui demandai la permission d'aller avec eux pour voir le pays, et faire toutes les découvertes que je pourrais. Quand nous fûmes à terre nous ne vîmes ni rivière,

ni fontaines, ni aucun vestiges d'habitants, ce qui obligea nos gens à côtoyer le rivage pour chercher de l'eau fraîche proche de la mer. Pour moi, je me promenai seul, et avançai environ un mille dans les terres, où je ne remarquai qu'un pays stérile et plein de rochers. Je commençais à me lasser, et, ne voyant rien qui pût satisfaire ma curiosité, je m'en retournais doucement vers la petite baie, lorsque je vis nos hommes sur la chaloupe qui semblaient tâcher, à force de rames, de sauver leur vie, et je remarquai en même temps qu'ils étaient poursuivis par un homme d'une grandeur prodigieuse. Quoiqu'il fut entré dans la mer, il n'avait de l'eau que jusqu'aux genoux et faisait des enjambées étonnantes ; mais nos gens avaient pris le devant d'une demi-lieue, et la mer étant en cet endroit pleine de rochers, le grand homme ne put atteindre la chaloupe. Pour moi, je me mis à fuir aussi vite que je pus, et je grimpai jusqu'au sommet d'une montagne escarpée, qui me donna le moyen de voir une partie du pays. Je le trouvai parfaitement bien cultivé ; mais ce qui me surprit d'abord fut la grandeur de l'herbe, qui me parut avoir plus de vingt pieds de hauteur.

Je pris un grand chemin, qui me parut tel, quoiqu'il ne fût pour les habitants qu'un petit sentier qui traversait un champ d'orge. Là, je marchai pendant quelque temps ; mais je ne pouvais presque rien voir, le temps de la moisson étant proche, et les blés étant de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure avant que je pusse arriver à l'extrémité de ce champ, qui était enclos d'une haie haute au moins de cent vingt pieds ; pour les arbres, ils étaient si grands, qu'il me fut impossible d'en supputer la hauteur.

Je tâchais de trouver quelque ouverture dans la haie, quand je découvris un des habitants dans le champ prochain, de la même taille que celui que j'avais vu dans la mer poursuivant notre chaloupe. Il me parut aussi haut qu'un clocher ordinaire, et il faisait environ cinq toises à chaque enjambée, autant que je pus conjecturer. Je fus frappé d'une frayeur extrême, et je courus me cacher dans le blé, d'où je le vis s'arrêter à une ouverture de la haie, jetant les yeux çà et là, et appelant d'une voix plus grosse et plus retentissante que si elle fut sortie d'un porte-voix ; le son était si fort et si élevé dans l'air que d'abord je crus entendre le tonnerre. Aussitôt sept hommes de sa taille s'avancèrent vers lui, chacun une faucille à la main, chaque faucille étant de la grandeur de six faux. Ces gens n'étaient pas si bien habillés que le premier, dont ils semblaient être les domestiques. Selon les ordres qui leur donna, ils allèrent pour couper le blé dans le champ où j'étais couché. Je m'éloignai d'eux autant que je pus ; mais je ne me remuais qu'avec une difficulté extrême, car les tuyaux de blé n'étaient pas quelques fois distants de plus d'un pied l'un de l'autre, en sorte que je ne pouvais guère marcher dans cette espèce de forêt. Je m'avancai, cependant, vers un endroit du champ où la pluie et le vent avaient couché le blé : il me fut alors tout à fait impossible d'aller plus loin, car les tuyaux étaient si entrelacés, qu'il n'y avait pas moyen de ramper à travers, et les barbes des épis tombés étaient si fortes et si pointues, qu'elle me perçaient au travers de mon habit et m'écrasaient dans la chair. Cependant, j'entendais les moissonneurs qui n'étaient qu'à cinquante toises de moi. Étant tout à fait épuisé et réduit au désespoir, je me couchai entre deux sillons et je souhaitais d'y finir mes jours, me représentant ma veuve désolée, avec mes enfants orphelins, et déplorant ma folie, qui m'avait fait entreprendre ce voyage contre l'avis de tous mes amis et de tous mes parents.

Dans cette terrible agitation, je ne pouvais m'empêcher de songer au pays de Lilliput, dont les habitants m'avaient regardé comme le plus grand prodige qui ait jamais paru dans le monde, où j'étais capable d'entraîner une flotte entière d'une seule main, et le faire d'autres actions merveilleuses dont la mémoire sera éternellement conservée dans les chroniques de cet empire, pendant que la postérité les croira avec peine, quoique attestées par une nation entière. Je fis réflexions quelle mortification ce serait pour moi

de paraître aussi misérable aux yeux de la nation parmi laquelle je me trouvais alors, qu'un Lilliputien le serait parmi nous ; mais je regardais cela comme le moindre de mes malheurs : car on remarque que les créatures humaines sont ordinairement plus sauvages et plus cruelles à raison de leur taille, et, en faisant cette réflexion, que pouvais-je attendre, sinon d'être bientôt un morceau dans la bouche du premier de ces barbares énormes qui me saisiraient ?

Un des moissonneurs, s'approchant à cinq toises du sillon où j'étais couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas, je ne fusse écrasé sous son pied ou coupé en deux par sa faucille ; c'est pourquoi, le voyant près de lever le pied et d'avancer, je me mis à jeter des cris pitoyables et aussi forts que la frayeur dont j'étais saisi me le put permettre. Aussitôt le géant s'arrêta, et, regardant autour et au-dessous de lui avec attention, enfin il m'aperçut. Il me considéra quelque temps avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attrapper un petit animal dangereux d'une manière qu'il n'en soit ni égratigné, ni mordu, comme j'avais fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette, en Angleterre. Enfin, il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses et de me lever à une toise et demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, et je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenait en l'air à plus de soixante pieds de terre, quoiqu'il me serrât très cruellement les fesses par la crainte qu'il avait que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, et de dire quelques mots d'un accent très humble et très triste, conformément à l'état où je me trouvais alors, car je craignais à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux que nous voulons faire périr ; mais il parut content de ma voix et de mes gestes, et il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre articuler des mots, quoiqu'il ne les comprit pas.

Cependant je ne pouvais m'empêcher de gémir et de verser des larmes, et, en tournant la tête, je lui faisais entendre, autant que je pouvais, combien il me faisait de mal par son pouce et par son doigt. Il me parut qu'il comprenait la douleur que je ressentais, car, levant un pan de son justaucorps, il me mit doucement dedans, et aussitôt il courut vers son maître, qui était un riche laboureur, et le même que j'avais vu d'abord dans le champ.

Le laboureur prit un petit brin de paille environ de la grosseur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, et avec ce brin leva les pans de mon justaucorps, qu'il me parut prendre pour une espèce de couverture que la nature m'avait donnée ; il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage : il appela ses valets, et leur demanda, autant que j'en pus juger, s'ils avaient jamais vu dans les champs aucun animal qui me ressemblât. Ensuite, il me plaça doucement à terre sur les quatre pattes, mais je me levai aussitôt et marchai gravement, allant et venant, pour faire voir que je n'avais pas envie de m'enfuir. Ils s'assirent tous en rond autour de moi, pour mieux observer mes mouvements. J'ôtai mon chapeau, et je fis une révérence très soumise au paysan, je me jetai à ses genoux, je levai les mains et la tête, et prononçai plusieurs mots aussi fortement que je pus, Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche et la lui présentai très humblement. Il la reçut dans la paume de sa main, et la porta bien près de son œil pour voir ce que c'était, et ensuite la tourna plusieurs fois avec la pointe une épingle qu'il tira de sa manche ; mais il n'y comprit rien. Sur cela, je lui fis signe qu'il mit sa main à terre, et, prenant la bourse, je l'ouvris et répandis toutes les pièces d'or dans sa main. Il y avait six pièces espagnoles de quatre pistoles chacune, sans compter vingt ou trente pièces plus petites. Je le vis mouiller son petit doigt sur sa langue, et lever une de mes pièces les plus grosses, et ensuite une autre ; mais il me sembla tout à fait ignorer ce que

c'était ; il me fit signe de les remettre dans ma bourse, et la bourse dans ma poche.

Le laboureur fut alors persuadé qu'il fallait que je fusse une petite créature raisonnable ; il me parla très souvent, mais le son de sa voix m'étourdissait les oreilles comme celui d'un moulin à eau ; cependant ses mots étaient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues, et souvent il appliqua son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite, il renvoya ses gens à leur travail, et, tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux et l'étendit sur sa main gauche, qu'il avait mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans, ce que je pus faire aisément, car elle n'avait pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir, et, de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir, dont il m'enveloppa, et, de cette façon, il m'emporta chez lui. Là, il appela sa femme et me montra à elle ; mais elle jeta des cris effroyables, et recula comme font les femmes en Angleterre à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Cependant, lorsqu'au bout de quelque temps elle eut vu toutes mes manières et comment j'observais les signes que faisait son mari, elle commença à m'aimer très tendrement.

Il était environ l'heure du midi, et alors un domestique servit le dîner. Ce n'était, suivant l'état simple d'un laboureur, que de la viande grossière dans un plat d'environ vingt-quatre pieds de diamètre. Le laboureur, sa femme, trois enfants et une vieille grand-mère, composaient la compagnie. Lorsqu'ils furent assis, le fermier me plaça à quelque distance de lui sur la table, qui était à peu près haute de trente pieds ; je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, ensuite elle émietta du pain dans une assiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une révérence très humble, et, tirant mon couteau et ma fourchette, je me mis à manger, ce qui leur donna un très grand plaisir. La maîtresse envoya sa servante chercher une petite tasse qui servait à boire des liqueurs et contenait environ douze pintes, et la remplit de boisson. Je levai la vase avec une grande difficulté, et, d'une manière très respectueuse, je bus à la santé de madame, exprimant les mots aussi fortement que je pouvais en anglais, ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avait à peu près le goût du petit cidre, et n'était pas désagréable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois ; mais en marchant trop vite sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher et tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me levai aussitôt, et, remarquant que ces bonnes gens en étaient fort touchés, je pris mon chapeau, et, le faisant tourner sur ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je ne m'étais pas fait mal ; mais en avançant vers mon maître (c'est le nom que je lui donnerai désormais), le dernier de ses fils, qui était assis le plus proche de lui, et qui était très malin et âgé d'environ dix ans, me prit par les jambes, et me tint si haut dans l'air, que je me trémoussai de tout mon corps. Son père m'arracha d'entre ses mains, et en même temps lui donna sur l'oreille gauche un si grand soufflet, qu'il en aurait presque renversé une troupe de cavalerie européenne, et lui ordonna de se lever de table ; mais, ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque ressentiment contre moi, et me souvenant que tous les enfants chez nous sont naturellement méchants à l'égard des oiseaux, des lapins, des petits chats et des petits chiens, je me mis à genoux, et, montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon maître autant que je pus, et je priai de pardonner à son fils. Le père y consentit, et le garçon reprit sa chaise ; alors je m'avançai jusqu'à lui et lui baisai la main.

Au milieu du dîner, le chat favori de ma maîtresse sauta sur elle. J'entendis derrière moi un bruit ressemblant à celui de douze faiseurs de bas au métier, et, tournant ma tête, je trouvai que c'était un chat qui miaulait. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant sa tête et une des pattes, pendant que sa maîtresse lui donnait à manger et lui faisait des caresses. La férocité du visage de cet

animal me déconcerta tout à fait, quoique je me tinsse au bout le plus éloigné de la table, à la distance de cinquante pieds, et quoique ma maîtresse tint le chat de peur qu'il ne s'élançât sur moi, mais il n'y eut point d'accidents et le chat m'épargna.

Mon maître me plaça à une toise et demie du chat, et comme j'ai toujours éprouvé que lorsqu'on fuit devant un animal féroce ou que l'on paraît avoir peur, c'est alors qu'on en est infailliblement poursuivi, je résolus de faire bonne contenance devant le chat, et je m'avançai jusqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhensions des chiens. Trois ou quatre entrèrent dans la salle, entre lesquels il avait un gros mâtin d'un grosseur égale à celle de quatre éléphants, et un lévrier un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner, la nourrice entra, portant entre ses bras un enfant de l'âge d'un an, qui aussitôt qu'il m'aperçut, poussa des cris si forts, qu'on aurait pu, je crois, les entendre facilement du pont de Londres jusqu'à Chelsea. L'enfant, me regardant comme une poupée ou une babiole, cria afin de m'avoir pour lui servir de jouet. La mère me souleva et me donna à l'enfant qui se saisit bientôt de moi et mit ma tête dans sa bouche, ou je commençai à hurler si horriblement que l'enfant, effrayé, me laissa tomber. Je me serais infailliblement cassé la tête si la mère n'avait pas tenu son tablier sous moi. La nourrice, pour apaiser son poupon, se servit d'un hochet qui était un gros pilier creux, rempli de grosses pierres et attaché par un câble au milieu du corps de l'enfant.

Après le dîner, mon maître alla retrouver ses ouvriers, et à ce que je pus comprendre par sa voix et par ses gestes, il chargea sa femme de prendre un grand soin de moi. J'étais bien las, et j'avais grande envie de dormir, ce que ma maîtresse apercevant, elle me mit dans son lit, et me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile d'un vaisseau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, et songeai que j'étais chez moi avec ma femme et mes enfants, ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai et me trouvai tout seul dans une chambre vaste de deux ou trois cents pieds de largeur et de plus de deux cents de hauteur, et couché dans un lit de dix toises. Ma maîtresse était sortie pour les affaires de la maison, et m'avait enfermé au verrou. Sur ces entrefaites, deux rats grimperent le long des rideaux et se mirent à courir sur le lit ; l'un approcha de mon visage, sur quoi je me levai tout effrayé, et mis le sabre à la main pour me défendre. Ces animaux horribles eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtés, je fendis le ventre à l'un, et l'autre s'enfuit. Après cet exploit, je me couchai pour me reposer et reprendre mes esprits. Ces animaux étaient de la grosseur d'un mâtin, mais infiniment plus agiles et plus féroces, en sorte que si j'eusse ôté mon ceinturon et mis bas mon sabre avant de me coucher j'aurais été infailliblement dévoré par deux rats.

Bientôt ma maîtresse entra dans la chambre, et me voyant tout en sang, elle accourut et me prit dans sa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort, en souriant et en faisant d'autres signes, pour lui faire entendre que je n'étais pas blessé, ce qui lui donna de la joie.

(A continuer.)

SOUVENIRS DU JEUNE AGE

Après quelques années de séparation.

Albert.—Te souviens-tu de la fois où nous étions allés voler des pommes ?

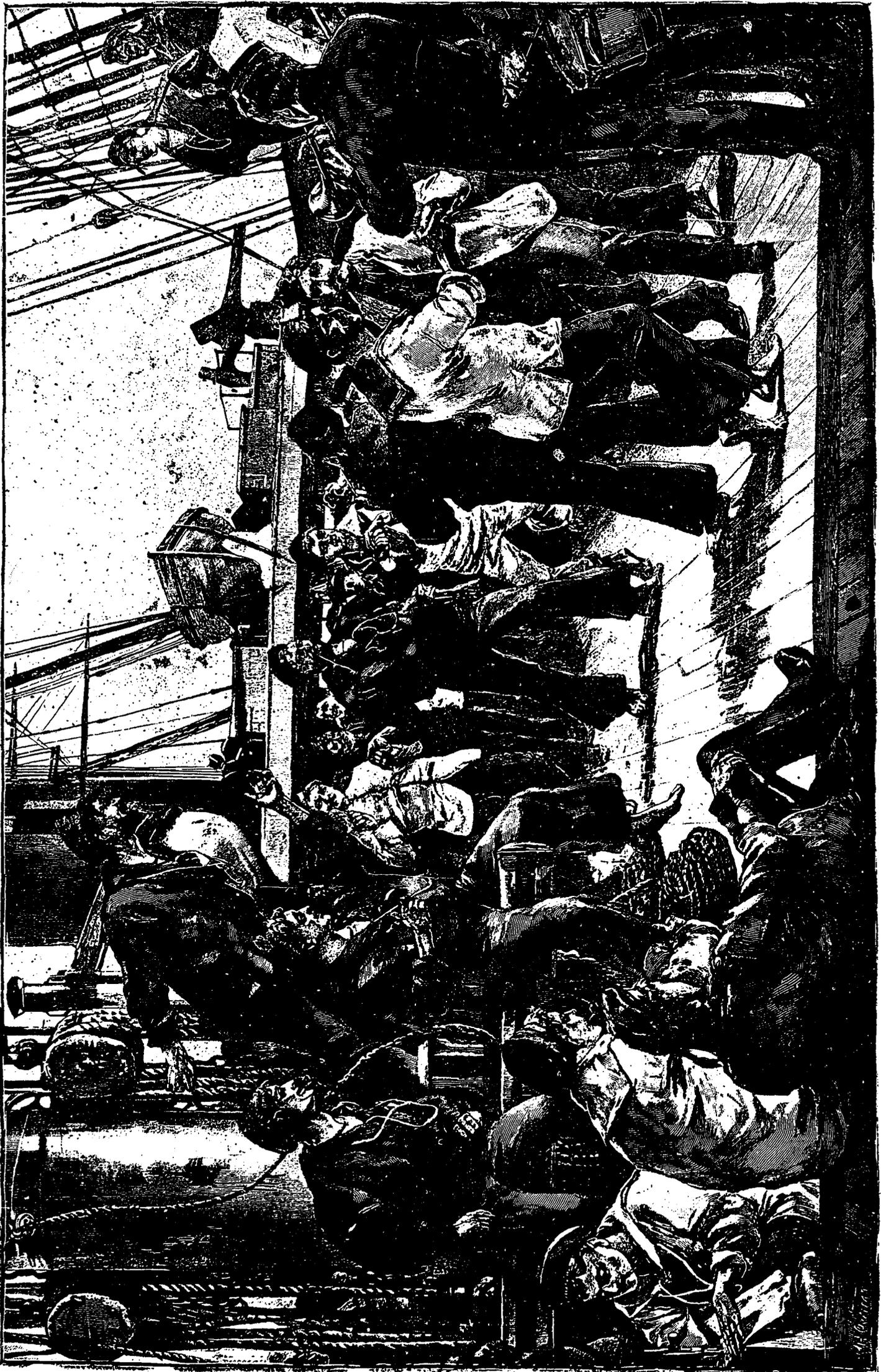
Joseph.—Ma foi oui, des pommes sûres qui nous avaient rendus malades à mourir.

Albert.—Juste ; c'est la fois que le chien nous avait courus dix minutes et qu'en nous sauvant, nous étions tombés dans un puits où l'animal n'avait pas osé nous suivre.

Joseph.—Tu as bonne mémoire, vrai. Je m'en souviendrai toujours, car le bonhomme m'avait déchargé dans le fessier son fusil chargé à pois.

Albert.—En aviez-vous eu du fun !

LA VIE DE MARIN



La danse du Samedi apres-midi sur un navire de guerre anglais

Une nouvelle médaille de champion au jeu



Jack.—As-tu eu cette médaille dans le dernier défi pour patinage de salon ?
Jimmy.—Je ne crois pas ! C'est une médaille de champion. Je crache plus loin que n'importe lequel du quartier.

Les tubes Acoustiques viennent d'être posés



(Au premier étage)

Paul.—Tiens ! ces ronds blancs, c'est comme l'encier de mon papa.
Alfred.— Si nous les emplissaient d'encre !



(Au rez-de-chaussé.)

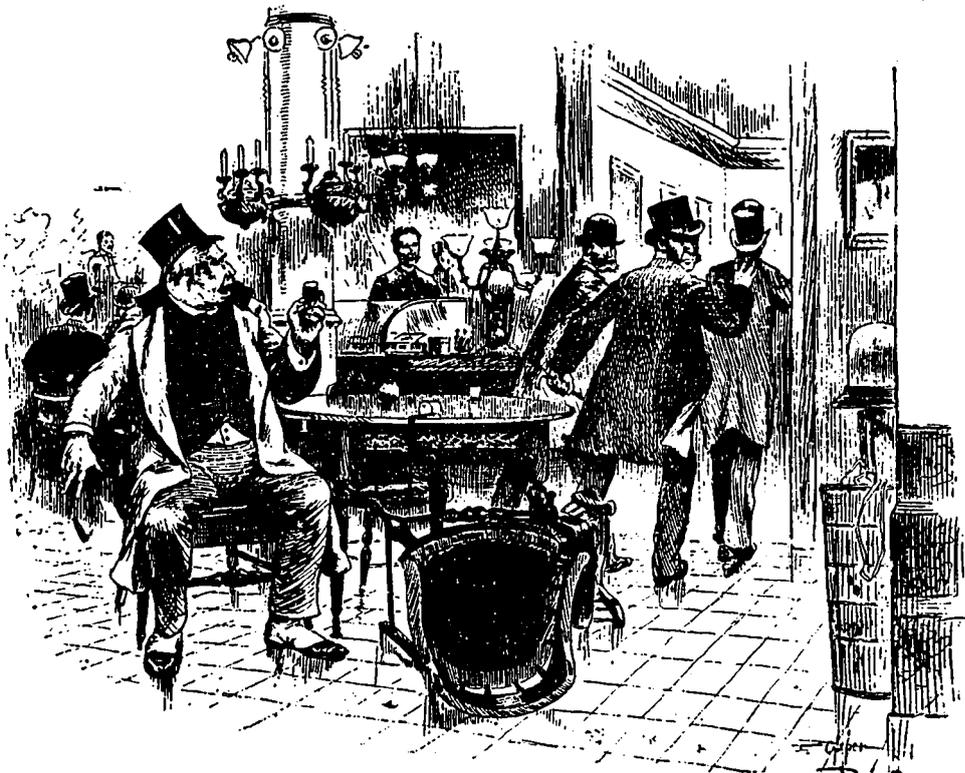
La vieille tante Josephite, qui rentre sans sonner.— Ah ! j'essaie les tubes..... Est-tu là, Henriette ?



—Ouche ! Brr ! Ça la gueule aussi sale que Georges Washington Stevens.

— Quel est votre genre d'affaires ?
— De m'en occuper.
— De vous occuper de quoi ?
— De mes affaires.

UN ENTR'ACTE DU THEATRE ROYAL



Le monsieur qui a payé une ronde.—Je vous dis que cette poussière, c'est... Aie ! où allez-vous ?
Les invités.—La sonnette du Théâtre Royal vient de se faire entendre ; vous comprenez que nous ne sommes pas pour en perdre une minute.

TERRIBLE POUR LES JOUEURS DE VEINE ET DEVEINE
CARTES

Les malheureux, qu'ils ne touchent plus à l'as de trèfle ! Voici le coup qui les attend :
A quel moment une génisse ressemble-t-elle à une carte à jouer ?
Réponse horrible :
—Quand elle est lasse de trèfle.



L'USAGE DES SENS

L'examineur.—Comment découvrez-vous si une chose est sure ou sucrée ?
L'aspirant à l'étude du droit.—Par le sens du goût.
L'examineur.—Comment distinguez-vous les couleurs ?
L'élève.—Par le sens de l'odorat.
L'examineur.—Attention, mon enfant, vous ne pouvez pas sentir une couleur.
L'élève.—Oui, monsieur, par exemple : Quand je me sens gris, je le sens parfaitement.

—Pristi ! V'la ma chance qui revient. Un chapeau tout neuf. Si le propriétaire ne repasse pas dans cinq minutes, je le prends.



6 a.m.—L'émotion l'a engagé à passer la nuit sur une barrière.—C'est-y terrible ! Les voleurs sont entrés par la fenêtre ; y zont tout pris, n'ont laissé que le matelas à ressort. S'ils avaient refermé au moins, j'aurais pas attrapé des courants d'air.

LES ANIMAUX ROIS

LÉGENDE FRANÇAISE

(Suite et fin).

—Toujours à tes côtés, obéissant au moindre de tes gestes, dit le chien, je mettrai mon intelligence à ton service ; le jour je t'accompagnerai fidèlement, la nuit je veillerai sur ton sommeil.

—Bien ! bien ! s'écria Adam, vous avez tous les quatre de précieuses qualités, aucun de vous ne sera roi ; mais je vous réserve un titre plus glorieux ; dès aujourd'hui, je vous nomme les compagnons de ma race ; et toi ?

—Moi, rugit le lion, en secouant sa fauve crinière et en se battant les flancs de sa puissante queue, le plus fort et le plus courageux de tous les animaux, je suis aussi le plus généreux.

—Fort, brave, généreux, ce sont là les plus précieuses qualités d'un chef, fit l'homme. Lion, je te nomme roi.

—Avant même de m'avoir entendu ? interrompit le singe, qui, perché sur le dos de l'éléphant, s'y livrait à toutes sortes de grimaces et de contorsions grotesques.

—Je ne t'avais pas entendu, c'est vrai, répondit Adam en riant ; mais je te vois, cela me suffit pour me faire juger de ta capacité et je te délivre le titre de bouffon du roi.

—Merci, je ne veux pas de votre brevet.

—Et pourquoi cela ?

—Parce que monseigneur le roi a les dents trop pointues et les griffes trop longues, riposta le singe ; et d'un bond s'élançant sur un arbre voisin, il atteignit prestement la plus haute branche, à laquelle il se suspendit par la queue, aux grands éclats de rire de l'assemblée, l'ours excepté, qui, peu porté à la plaisanterie, haussa les épaules en grognant.

—Eh bien ! l'élection commencera-t-elle bientôt ? demanda la tortue qui, arrivant seulement alors tout essoufflée, s'épongeait la tête avec une large feuille, dont elle s'était fait un mouchoir.

—L'élection est terminée, ma pauvre amie répondit Eve avec son charmant sourire.

—Et qu'y a-t-il pour moi ?

—Active comme tu l'es, à quoi serais-tu bonne ? demanda Adam.

—A quoi je serais bonne ? mais à tout en vérité, monsieur l'homme ; dans une administration, il y a toujours des affaires pressées, je les expédierais ; je ne demande pas le titre de roi, mais une bonne place de chef de division au ministère, ou dans une préfecture, ferait parfaitement mon affaire.

—Au fait, tu as peut-être raison, je te nomme chef du cabinet ; es-tu contente ?

—Oui ! oui ! fit la tortue, voilà un bon choix, merci toujours ; je vais de ce pas commander mon fauteuil de cuir, mon abat-jour vert et mes cartons.

—Aux oiseaux maintenant ! commanda Adam, en congédiant les quadrupèdes, qui se retirèrent en poussant des vivats, et cédèrent la place à la gent ailée.

—Là, encore, il n'y avait pas de liste arrêtée, ou du moins elle était si longue, qu'elle ne pouvait servir à rien. La faute n'en était pas tant aux électeurs qu'au peu de clarté des instructions qu'ils avaient reçues, car le gouvernement lui-même était embarrassé.

—Nous verrons par nous-mêmes, avait dit le premier homme à sa compagne, ce sera un peu plus long, mais ce sera aussi plus sûr, qu'en pensez-vous ?

—Vous avez toujours raison, seigneur, répondit-elle, le nombre des candidats est si grand et leurs mérites si divers, que le concours préalable est absolument indispensable.

—Les oiseaux s'avancèrent donc et défilèrent deux à deux, devant le trône, en faisant valoir chacun ses mérites.

—La poule présenta ses œufs, mais par une fatalité inexplicable ils n'étaient pas frais ; cette distraction lui coûta la royauté. Eve les repoussa avec dégoût. L'oie et le cygne offrirent leur duvet, un flocon de neige pour la blancheur et en même temps un vêtement chaud et léger ; le rossignol, la fauvette, le serin et l'alouette, exécutèrent un ravissant quatuor, intitulé "Cantate

de l'exposition" ; le perroquet imita, mais très-gauchement, le langage de l'homme, en demandant à Eve si elle avait déjeuné ; il ne sut pas en dire davantage, et s'éloigna en se grattant la tête comme un idiot ; le geai ne fut pas plus heureux, en contrefaisant le cri des animaux ; le moineau se percha impudemment sur la tête d'Adam, la tourterelle, plus gracieuse, se posa sur l'épaule d'Eve et la caressa de son aile ; le colibri, blotti dans une rose, ressemblait à une pierre précieuse enchâssée dans du corail ; le paon étala toutes les splendeurs de son écriin ; le condor enleva des poids énormes de serres tendues, le pigeon vola, le canard nagea, la perdrix courut, le pingouin plongea.

—Eve ne savait qui choisir.

—Si nous ouvriions un concours de musique, dit-elle tout bas à son mari.

—Dieu nous garde des orphéons ! s'écria celui-ci, nous avons déjà celui des grenouilles, c'est plus que suffisant pour casser la tête, n'encourageons pas cette déplorable industrie.

—Le premier homme avait pour les concerts d'amateurs une antipathie dont beaucoup de ses descendants ont hérité.

—Mais alors ? fit Eve.

—Les oiseaux sont créés pour peupler l'air, répondit Adam, et leur propriété, c'est le vol.

—Ouvrons donc un concours de vol, reprit Eve en battant des mains à la pensée d'inaugurer le spectacle des courses dont on a tant abusé depuis.

Les concurrents battirent des ailes en signe d'adhésion, sauf le pigouin et son ami le manchot qui, n'en ayant pas, descendirent philosophiquement vers le rivage pour y déjeuner aux dépens des Crabes, que la curiosité y avait attirés.

—Un nuage paresseusement endormi au plus haut du ciel fut désigné comme but, la couronne serait la récompense de celui qui s'élèverait le plus au-dessus. Adam tira de sa poche son chronomètre à secondes et passa un binocle à sa compagne.

—Plus de cinquante oiseaux avaient pris place sur une longue perche horizontale disposée en face de l'estrade, les autres firent le cercle. On pariait quarante contre un pour l'aigle, dix pour le héron, un contre deux pour l'hirondelle, le Telet fut obligé de parier pour lui-même, aucun oiseau, pas même le cindon, n'ayant voulu tenir pour lui un contre mille.

—Au premier signal ils prirent leurs distances, au second ils ouvrirent les ailes, au troisième ils s'élançèrent tous à la fois. L'hirondelle partit comme une flèche, l'alouette venait seconde, la frégate montait obliquement troisième, suivie de loin par le gros des autres oiseaux ; le Telet avait disparu dans le tourbillon.

—Le grand duc et la chouette, aveuglés par le jour, s'étaient heurtés au départ et n'ayant pu démêler leurs ailes, étaient tombés lourdement sur le sol au milieu des huées.

—Ils allèrent tout confus et en tâtonnant se cacher sous l'estrade, dans un endroit obscur, où ils passèrent le reste du jour à se chamailler en faisant claquer leur bec.

—La course continuait.

—Avant d'être arrivée au nuage, l'hirondelle renonça, l'alouette était déjà redescendue. La frégate tenait maintenant la tête, et continuait à monter, mais il était évident qu'elle serait distancée.

—L'aigle et le vautour parvinrent au nuage presque aussitôt qu'elle ; quand ils en sortirent, elle n'était plus que troisième, battant à peine d'une tête le canard qui gagnait du terrain. Le reste des coureurs ou plutôt des voleurs ne comptait plus.

—Tout l'intérêt se portait sur l'aigle et le vautour, qu'on n'apercevait plus que comme deux points noirs dans l'azur du ciel ; ils redoublaient d'efforts pour se dépasser ; enfin l'aigle gagna la corde, et son antagoniste se sentant vaincu, renonça à la lutte et plongea sur la cime la plus élevée d'une montagne pour s'y reposer.

—Le vainqueur n'en continua pas moins à monter ; bientôt on le perdit de vue, il montait toujours.

—Enfin à bout de force il s'arrêta perdu dans les abîmes de l'air, et s'écria avec orgueil :

—Étoiles du ciel, et toi soleil, seuls témoins de ma victoire, je vous charge d'attester à mes juges qu'aucun oiseau jusqu'à moi n'est parvenu si près de vos flamboyantes demeures.

—Vraiment, l'ami ! s'écria une petite voix grêle, tu rêves sans doute, regarde donc un peu au-dessus de toi ?

—L'aigle leva la tête avec stupéfaction, et vit le Telet que voltigeait en le raillant.

—Misérable oisillon ! comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici ? demanda-t-il avec colère.

—J'y suis venu sur ton dos, mon irascible ami, gazouilla ironiquement le Telet, et en vérité je m'y trouvais tout aussi bien que sur les cousins d'une bonne voiture.

—Sur mon dos ! tu as osé grimper sur mon dos ?

—Oui, sur ton dos ! monsieur l'aigle, je m'y étais même endormi, car le voyage a été un peu long et tu m'as éveillé en chantant ma victoire. Ca, combien te dois-je pour la course ? parle sans crainte, ton roi sera généreux et te donnera un bon pourboire.

—Insoient ! fit l'aigle, en essayant de s'élever encore pour punir le Telet de son audace, mais ses forces étaient tellement à bout, qu'il ne put y parvenir.

—Veux-tu que je te tende la patte ? continua l'impitoyable railleur

—Pour toute réponse, l'aigle replia ses puissantes ailes et se laissa tomber comme la foudre, au pied du tribunal d'Adam.

—Demeuré seul, le Telet se fit un parachute avec les siennes et, léger comme un flocon de neige, redescendit lentement.

—Il était encore à trois mille pieds de la terre, et on ne le voyait pas encore, quand il entendit les acclamations qui saluaient le triomphe du roi des oiseaux.

—La couronne était adjugée à un autre qu'à lui.

—Il se dépêcha de descendre, et courut tout essoufflé réclamer justice.

—Eve le reçut en souriant.

—J'ai vu ton espièglerie au départ, petit, lui répondit-elle, tu as vaincu par une plaisanterie, tu seras récompensé de la même manière. L'aigle est roi et restera roi ; toi, tu n'étais que Telet ; à partir d'aujourd'hui, tu porteras avec ma permission le nom de Roitelet, en un seul mot, bien entendu, car je n'entends te donner qu'un sobriquet et point de lettres de noblesse.

—Tel fut le prix décerné au Rey bénei ; toutes les couronnes étant distribuées, la séance fut levée.

—L'oisillon espérait mieux, il fit, cependant, sa révérence de bonne grâce, et dit même en confidence à une pie, qui ne manqua pas de le répéter :

—Bah ! mes enfants ne seront pas des niais, ils écriront le roi Telet en deux mots, et l'on finira par croire qu'ils sont de famille princière.

—Ce raisonnement, ajouta mon grand-père en terminant son récit, n'était pas si absurde qu'on pourrait le croire. Beaucoup de comtes et de marquis ne doivent leur titre et leurs armoiries qu'à cette théorie mise en pratique ; tiens, par exemple, tu connais, n'est-il pas vrai, le gros baron d'Argentaille notre voisin ?

—Oui, grand père.

—Eh bien ! il descend du Roitelet, seulement il n'a pas hérité de son esprit.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

CHERCHER LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Rapportée d'Orient par les croisés, la science hermétique, ou autrement l'alchimie, fut bientôt cultivée par ce qu'il y avait de plus savants hommes en Europe : Roger Bacon, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, en furent de zélés disciples.

Vérité pour les uns, pure chimère pour les autres, cette science étudiait la composition intime des métaux, leur perfectionnement et leur transmutation.

Ceux qui s'y livraient portaient le nom *philosophes*, et les composés qu'ils obtenaient au moyen de leurs trois principes, le sel, le soufre et le mercure, étaient généralement désignés par le nom de *Pierre*, que la pharmacie moderne a conservé, du reste, dans *Pierre divine*, *Pierre infernale*, etc.

D'où le nom de *Pierre philosophale* donné à une composition qui devait changer les métaux inférieurs en or ou en argent, selon que c'eût été de l'or ou de l'argent qu'on y aurait employé.

Or, comme on est jamais parvenu à découvrir cette composition tant et si longtemps cherchée, on a dit de quelqu'un qui s'occupait de la solution d'un problème jugé insoluble qu'il *cherchait la Pierre philosophale*.

BISSEXTILE.

L'an 45 avant Jésus-Christ, Jules César, désireux réformer le calendrier en qualité de souverain pontife, consulta soigneusement les astronomes.

Après s'être suffisamment renseigné auprès d'eux, il adopta l'année de trois cent soixante-cinq jours et six heures trouvée par Calippe de Cyzique et par Aristarque de Samos.

Il fit les mois de trente et de trente et un jours tels que nous les avons encore ; mais, comme en ne comptant pas les six heures qui font le quart d'un jour, l'année civile eût été en retard sur l'année astronomique, il décida que, tous les quatre ans, on ajouterait, le 24 février, un jour aux trois cent soixante-cinq de l'année ordinaire.

Or, attendu que, selon la manière de compter des Romains, le 24 février était le 6^{me} jour avant les calendes de mars, on a dit, pour le jour intercalaire, *bis sexto calendis* : d'où l'année de trois cent soixante-cinq jours a pris nom *bissextile* et la qualification de *bissextile*, laquelle signifie littéralement *bis* sixième.

CRIER SUR LES TOITS.

Les grands édifices de la Judée étaient couverts d'une plate-forme ou terrasse sur laquelle on avait la liberté de monter et du haut de laquelle on haranguait quelquefois le peuple. De sorte que, pour dire annoncer une chose hautement, publiquement, l'écriture dit souvent la prêcher, la publier sur les toits, comme dans ce passage de saint Luc :

Mais il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.

Car ce que vous avez dit dans l'obscurité se publiera dans la lumière, et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits.

Or, d'après cette origine de l'expression, il est manifeste qu'il faut dire *sur les toits*, et non *par-dessus les toits*.

NE PAS ÊTRE DANS SON ASSIETTE.

Il ne s'agit nullement ici, comme vous le pensez bien, de l'assiette, vaisselle plate et large sur laquelle on mange. Cette expression fait allusion à l'assiette, manière soit de se poser ou d'être posé, soit de se tenir à cheval, comme dans ces exemples :

Ce malade est inquiet, et ne peut demeurer dans la même assiette.

(FURETIÈRE, *Dictionn.*)

Un bon cavalier ne perd jamais l'assiette.

(LITTRÉ, *Dictionn.*)

Les hommes errants dans les bois ayant pris une assiette plus fixe, etc.

(J.-J. ROUSSEAU, *Orig.*, 2)

On dit qu'on n'est pas dans son assiette pour signifier qu'on n'est pas dans son état accoutumé, dans sa disposition habituelle de corps ou d'esprit.

SE METTRE EN QUATRE POUR QUELQU'UN.

Autrefois, au bon vieux temps, on écartelait les coupables pour certains crimes, et cela s'appelait les mettre en *quatre quartiers* ou simplement en *quartiers*, comme le montrent les citations suivantes :

Son corps a été mis en *quartiers* en *quatre quartiers*, se dit d'un supplicié dont on expose les membres en différents endroits.

(LITTRÉ, *Dictionn.*)

Frère Oldecorn et frère Granet furent mis en *quartiers* pour la fameuse conspiration des poudres.

(VOLTAIRE, *Facéties.*)

On l'estrangla, puis on le mit à *quartiers*.

(MONTAIGNE, *Essais*, 11, 130.)

Grombac fut mis *en quatre quartiers*.

(D'AUBIGNÉ, *Hist.*, 1, 235.)

Ecarteler.—Mettre en *quatre quartiers*, faire tirer par quatre chevaux un condamné.

(LITTRÉ, *Dictionn.*)

Au figuré, on a dit *se mettre en quartiers* ou *se mettre en quatre quartiers* pour quelqu'un, dans le sens de faire tous ses efforts pour le servir (des efforts à s'écarteler, à se rompre le corps en quartiers), et, par suite d'une ellipse qui a porté sur le mot *quartier* précédé de *quatre*, on est arrivé à dire *se mettre en quatre*, qui s'emploie aussi bien devant les verbes à l'infinitif que devant les noms :

La lecture nous fait passer le temps avec des gens qui *se sont mis en quatre* pour nous plaire.

(BOISTE, *Dictionn.*)

Un religieux qui prêchait chez des religieuses dit, en faisant le panégyrique de leur patron, que la Trinité s'était mise en *quatre* pour en faire un grand saint.

(*Encyclopædiana*, p. 101.)

BATTRE À PLATES COUTURES.

Cette expression signifie littéralement battre au point d'aplatir les coutures des vêtements portés par celui qu'on frappe, et, au figuré, defaire complètement, en parlant d'une armée.

Dans cette expression on écrit généralement *couture* au singulier ; mais il me semble qu'il est plus logique de l'y mettre au pluriel.

AVOIR LA TÊTE PRÈS DU BONNET.

Cette locution, familière et figurée, veut dire être prompt à se mettre en colère, avoir le défaut de se fâcher sérieusement pour peu de chose : Un Picard a la tête près du bonnet.

(DES PÉRIERS, *Contes*, IV.)

Il veut bien que l'on sache qu'il a la tête si près du bonnet qu'il ne pourrait jamais endurer qu'on lui fist la part, etc.

(BRANTOME, *Œuv. compl.* : *Pant. litt.* t. II, p. 492.)

Je cognois le seigneur Ronolphe il y longtemps ; il a la tête assez près du bonnet.

(Après-disnées de Cholières, Paris, 1558, folio 32, verso.)

C'est là un fait de langage connu de tout le monde ; mais comment un tel sens a-t-il pu se loger sous les termes de cette phrase contenant, au propre, une vérité à la Palisse ? Je vais vous l'expliquer grâce à M. Francisque Michel (*Dict. d'argot*, p. 62) :

Sans avoir encore le nom de *calembour*, nos pères n'en pratiquaient pas moins volontiers la chose ; jouant sur l'adjectif *bon* sui de *et*, ils appelaient une pièce d'or *bonnet jaune* (bon et jaune), et, du temps d'Oudin, comme l'apprennent les *Curiositez françoises*, ils disaient *bonnet gras* (bon et gras) pour fort gras.

Or, engagés dans cette voie, ils ont tout naturellement fait *bonnet* synonyme de *bonté*, et ils ont dit avoir la tête près du bonnet pour signifier avoir la tête près d'être bonne, expression qui, prise ironiquement, voulait dire avoir une mauvaise tête.

Tout au moins cette explication de M. Michel n'est pas inadmissible. Elle attend confirmation ou réfutation.

BLACK-BOULÉ.

En anglais, où *noir* se dit *black*, et où *boule* se dit *ball*, on qualifie, de *blackballed* un candidat qui, dans un examen, obtient plus de boules noires que de blanches.

Or, cette expression a passé assez récemment en français, sans changer de sens, et, de même que les Anglais défigurent le plus souvent les termes qu'ils nous empruntent, de même nous avons défiguré leur *blackballed* : nous en avons fait *black-boulé*, composé hybride qui s'est appliqué familièrement d'abord à quelqu'un qui avait échoué dans un examen, et ensuite, par extension, à tout candidat qui n'avait point réussi dans une élection soit politique, soit autre.

JE M'EN LAVE LES MAINS

Au chapitre XXVII de l'Évangile selon saint Mathieu on lit ce qui suit :

21. Le gouverneur leur ayant donc dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? ils lui répondirent : Barabbas.

22. Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ ?

23. Ils répondirent tous : Qu'il soit crucifié. Le gouverneur leur dit : Mais quel mal a-t-il fait ? Et ils se mirent à crier encore plus fort, en disant : qu'il soit crucifié.

24. Pilate voyant qu'il n'y gagnait rien, mais que le tumulte s'excitait toujours de plus en plus se fit apporter de l'eau et, se lavant les mains devant le peuple, il leur dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; ce sera à vous à en répondre.

Or, à n'en pas douter, c'est de là qu'est venue l'expression *se laver les mains d'une chose*, qui s'emploie pour déclarer que l'on se considère comme parfaitement irresponsable d'une mesure à l'exécution de laquelle on peut prendre part, mais dont on n'est point l'auteur.

MONTRER PATTE BLANCHE

L'expression *montrer patte blanche* est tirée d'une fable de La Fontaine intitulée : *Le loup, la chèvre et le chevreau* (fable XV du livre IV). Avant de s'en aller aux champs, la bique ferme bien sa porte, et fait ses recommandations à son biquet :

« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que l'on ne vous dise,
Pour enseigne et mot du guet,
Foin du loup et de sa race ! »

Comme elle disait ces mots, le loup passe par hasard, les recueille, et dès qu'il voit la chèvre partie, il va crier à la porte du biquet : Foin du loup ! croyant que la porte lui sera tout de suite ouverte ; mais il s'était réjoui trop tôt :

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord...

Quand au sens figuré de cette expression, il est évident, attendu que l'ennemi mortel du chevreau, selon ce qu'ajoute le fabuliste, ne pouvait montrer qu'une patte noire :

Patte blanche est un point

Chez les loups, comme on sait, rarement en usage ; il est évident, dis-je, que le sens est : donner, pour se faire admettre auprès des gens, une preuve manifeste qu'on est bien de leurs amis.

BRULER SES VAISSEAUX.

Pour forcer leurs soldats à vaincre, un certain nombre de grands capitaines ont fait incendier les vaisseaux qui les avaient portés, eux et leurs troupes, sur les bords ennemis. Agathocle, tyran de Syracuse, donna, sur la côte d'Afrique, le premier exemple de cette résolution hardie. Asclépiotade, envoyé par Dioclétien contre l'usurpateur de la Grande-Bretagne, agit comme Agathocle et fut victorieux comme lui. L'empereur Julien mit le feu à ses magasins et à onze cents navires qui mouillaient dans le Tigre, lorsqu'il fit son expédition contre Sapor, roi de Perse. Guillaume le conquérant, abordant en Angleterre, eut recours au même moyen, qui fut suivi de la victoire de Hastings. Robert Guiscard, dans le péril pressant où il se trouvait avec sa petite armée devant les troupes nombreuses d'Alexis Comnène, brûla aussi sa flotte et ses bagages et gagna la bataille de Durazzo. Enfin, c'est ainsi que Fernand Cortez, débarqué sur la côte du Mexique, préluda à la conquête de cette contrée.

Or, le proverbe *brûler ses vaisseaux* n'est autre chose qu'une allusion à cette résolution prise par les chefs d'armée de remporter la victoire ou de mourir sur le territoire ennemi, où ils étaient venus par mer.

Quant à sa signification, elle découle naturellement de ce qui précède : ce proverbe signifie s'interdire, s'ôter les moyens de revenir sur une résolution, de renoncer à une entreprise, se mettre, en un mot, dans l'impossibilité de reculer.

MODES DU JOUR

CONSEILS PRATIQUES

Le goût est devenu si raffiné en matière de toilette,—si étudié, que l'harmonie de l'habillement est toute une affaire. Aujourd'hui une femme compose sa mine dans les moindres détails avec un soin inouï, et dont l'art efface toute apparente prétention. Personne ne se doute en voyant passer une élégante que les différentes parties de son ajustement, qui semblent par les couleurs tout à fait disparates, forment un ensemble savamment étudié. On est plus que jamais à la "toilette complète..." Seulement il ne s'agit plus, comme en certaines années passées, d'avoir un costume avec confection et chapeau assortis; il faut, au contraire, que tout tranche, que chaque objet amuse et charme le regard, et que ces multiples agents de séduction, habilement confondus, produisent un tout irréprochable.

La toilette ne consiste plus dans une belle robe il faut encore appailler, selon les lois du moment, les moindres accessoires qui seront le "fini" de la mise.

Il n'est pas du tout indifférent d'avoir une ombrelle, un éventail, un carnet, aussi bien qu'un chapeau, pour telle ou telle circonstance. Pour le moment à Paris, les bas, la chaussure, les gants ont une importance capitale. Une fausse note fait détonner l'ensemble, crie la vulgarité, marque la femme d'un stigmate d'ignorance mondaine longtemps ineffaçable aux yeux des dilettanti.

C'est malheureusement, avouons-le, ce qui dépare si souvent nos plus jolies élégantes. Faute d'un guide sûr, suivant les avis des journaux de mode, elles font venir de Paris ou d'ailleurs, de fort jolies choses prises séparément, mais absolument incompréhensibles pour aller ensemble. Une élégante croira très bien faire en revêtant une toilette très claire, uniformément voyante, des gants blancs et des souliers découverts laissant voir des bas assortis à la nuance de sa jupe.—Elle n'aura pas idée qu'une touche sombre dans l'ensemble ferait valoir le reste : que les oppositions de tons sont le régal des connaisseurs;... qu'enfin un peintre n'est vraiment artiste que s'il est coloriste! — et qu'une femme ne sait se mettre que si elle évite les banalités.

Qui donc aurait eu l'idée d'attacher son éventail sur l'épaule par un long ruban agrafé de diamants, de la laisser pendre par derrière presque jusqu'à terre, sinon une Parisienne plus souple qu'une jeune panthère, et sachant bien tout ce que son corps trouvera de grâce dans le mouvement onduleux qu'il lui faut faire pour ramasser l'éventail, perdu dans les plis savants de sa traîne?

Echarpe, bon, sac-ridicule, canne, ombrelle gigantesque ou minuscule, fantaisies raisonnables ou folles, tout ce qui passe dans les mains de la Parisienne semble exquis, — au moins pendant quelques jours. C'est parce que s'il peut y avoir exagération, erreur même dans la conception de la chose, il n'y a jamais banalité, — ni maladresse chez celle qui accepte la vraie mode du moment, et la sait bien porter.

CHEVAL STUPIDE

Nellie (à son amie qui a le bras en écharpe.)— Pour l'amour du ciel, quel accident as-tu eu?

Caroline.—Je n'ai jamais vu de cheval aussi bête. Comme Alfred me descendait de voiture, il m'a embrassé un peu fort et le cheval a pris cela pour l'ordre de partir. Si tu voyais ce pauvre Alfred, qui a passé sous les roues!



I

Vieux savant.—Voilà un arbre que je n'ai jamais vu; j'en emporte la photographie.



II

Le pélican.—Arrête un peu, mon vieux, prends-moi dans tous mes avantages; c'est pour envoyer à ma bonne amie la girafe, dont j'ai fait la connaissance dans le cirque de l'autre jour.

L'ELIXIR BROWN-SEQUART

(Pour le SAMEDI)

Nous avons des intelligences dans le département des Postes et grâce à une organisation parfaite, nous avons pu faire intercepter les lettres suivantes. Ces lettres renferment la plus belle réclame en faveur du célèbre *Elixir de vie et Renouveau de jeunesse* du docteur Brown Sequart de Paris :

Ottawa, 25 août 1889.

Cher Docteur,

J'ai pris dix-sept bouteilles de votre fameux Elixir; et quoique je n'ai que 18 ans, je sens que j'ai déjà vécu 60 ans; expédiez-moi immédiatement vingt autres bouteilles.

HENRI SIMPSON.

Toronto, 15 août 1889.

Cher Docteur,

Mon mari est mort il y a trois ans. Il m'a imposé dans son legs l'obligation d'entretenir une pelouse toujours verte sur son cercueil. Comme l'herbe avait été détruite par la gelée cet hiver et que le nouveau gazon poussait lentement, j'ai eu l'idée de l'arroser avec votre Elixir. Au bout de 15 jours, mon mari était revenu à la vie et il pèse maintenant 50 livres de plus que lorsqu'il est mort.

Montréal, 22 août 1889.

Cher Docteur,

Chaque fois que je prends une cuillerée de votre Elixir, je suis en état de faire deux Calembourgs de plus. Veuillez ne pas faire connaître cette nouvelle propriété de l'Elixir pour quelques mois au moins.

CHARLES LEPLAISIR.

Québec, 15 août 1889.

Cher Docteur,

Dès ma seconde bouteille d'Elixir, j'ai pu prendre le dessus dans nos querelles quotidiennes de ménage. C'est merveilleux, quand on songe que je ne pouvais tenir tête deux minutes à ma femme. Maintenant elle ne me vient pas au genou.

Avec reconnaissance,

CHARLES BROWN SMITH.

Montréal, 1er Septembre 1889.

Cher Docteur,

Je crois avoir une mission à remplir, mais j'ai calculé qu'en travaillant 18 heures par jour, il me faudrait encore soixante dix années d'existence pour donner une forme convenable aux idées qui me surgissent constamment. Envoyez-moi donc la dose qu'il faut pour produire cette extension nécessaire.

Votre etc.,

F. X. RAINLONG.

Sherbrooke, 2 septembre 1889.

Cher Docteur,

J'arrive d'Europe et j'ai promis de rendre un service au Prince de Galles. Il a appris quelques jours avant mon départ que la Reine devait vous demander votre Elixir. S'il vous plaît, cher docteur, ne pas lui en envoyer.

AUGUSTUS RAYMOND.

Ottawa, 15 août 1889.

Cher Docteur,

Mes amis m'accusent de n'avoir que de vieilles histoires à leur conter. Préparez-moi donc une fiole ou deux, pour que je puisse au moins en rajeunir une cinquantaine; j'en aurai pour cinq ans.

A vous,

JOHN DEXTER.

Montréal, 22 août 1889.

Cher Docteur,

J'ai cinquante ans et je suis avocat constitutionnel. Je ne voudrais pas mourir sans avoir gagné une cause politique. Envoyez-moi cent gallons de votre Elixir.

LÉON DIVUDSIN.

PAS D'INFÉRIEUR

Reginald de Hanton.—Moi, je ne parle jamais à mes inférieurs.

M. de L'Etrive.—Peut-être que vous n'en avez jamais rencontrés.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

IV

(Suite.)

—Chevalier, reprit le jeune comte, lorsqu'ils se trouvèrent assis l'un près de l'autre en voiture, quand je suis embarrassé pour entamer un sujet de conversation, savez-vous ce que je fais ? J'entre franchement et brusquement dans le cœur de la question ! Vous m'avez plu singulièrement dans votre duel de tantôt, et votre indignation de ce soir, quoiqu'elle fût une critique de ma conduite, et qu'elle tombât d'apomb sur ma légèreté, m'a été fort agréable ! J'aime beaucoup voir la noblesse tenir sa place. Nous sommes parfois, nous autres courtisans, d'un déplorable laisser aller. Dès qu'il ne s'agit plus d'une question de préséance, dès que nous ne sommes pas jaloux d'un égal à qui le roi donne à tenir de préférence le bougeoir, nous faisons un bon marché inouï de nos qualités et de notre personne ! Nous laissons entrer de plain pied le premier cuisinier parvenu dans notre intimité ! Ce misérable abbé Dubois est une puissance ; on compte aujourd'hui avec lui. Croyez-moi, si vous pouvez vous absenter quelque temps de Paris, n'hésitez pas à partir.

Dubois doit être méprisé, mais non pas dédaigné. Il a de l'esprit, de l'astuce et de l'audace comme un démon ; de plus, il est violent et lâche à l'extrême ; partant, fort à craindre. Je vous le répète, mettez tous vos soins à l'éviter.

—Je vous remercie, comte, dit de Morvan tout attendri de l'intérêt véritable que lui montrait de Noéc. Croyez, et vous avez pu voir par ma façon d'agir de ce soir, que je ne manque pas de franchise, croyez que j'éprouve une sincère reconnaissance pour vos conseils.

—Non, comte, je ne les suivrai pas !

—Je vous désapprouve et vous estime. Que diable quand on a affaire à une vipère, il faut être fou pour offrir son talon à sa morsure, le venin monte si vite du talon au cœur ! Du moment que l'on ne peut écraser la tête de l'animal malfaisant, il n'y a qu'un parti à prendre, se garer. Croyez-moi, chevalier, gardez-vous !

De Noéc parlait encore lorsque le carrosse s'arrêta devant la porte de l'hôtel du Cheval Blanc.

De Morvan et de Noéc se baisèrent, et le Breton, ayant mis pied à terre, entendit son nouvel ami lui crier de nouveau, en passant la tête à travers la portière :

—Chevalier, gardez-vous de la bête !

Quant à l'abbé, rentré chez lui, il resta éveillé aussi jusqu'au lendemain matin, occupé à combiner des plans de vengeance.

D'un côté donc, l'on préparait l'attaque ; de l'autre, on ne songeait pas à la défense.

V

Le lendemain de cette journée, si fertile en aventures pour de Morvan, et qui s'était si bien et si mal terminée tout à la fois pour le jeune gentilhomme, en lui procurant un gain de dix mille livres et en lui valant la haine de l'abbé Dubois, notre connaissance le lieutenant-général comte d'Aubigné descendait de son carrosse, vers les huit heures du matin, dans la cour d'honneur du palais de Versailles.

La première personne que rencontra d'Aubigné fut Bontemps, le valet de chambre de Sa Majesté.

—Bonjour, Bontemps, lui dit-il avec une familiarité que pas un parmi les plus grands seigneurs de la cour n'eût osé employer en parlant à un personnage aussi important que Bontemps, car chacun savait combien le roi affectionnait son premier valet de chambre.

Bontemps s'inclina profondément, presque avec effroi : la vue du frère de la marquise de Maintenon lui causait toujours une émotion désagréable ; mais il alla tout de même la prévenir de l'arrivée de son frère.

Ce fut dans le cabinet où le roi traitait chaque jour des affaires d'Etat avec ses ministres, que la marquise reçut son frère !

—Madame, dit d'Aubigné, qui s'inclina devant sa sœur avec un respect d'autant plus grand que ses intentions étaient plus hostiles, j'ai craint un moment, en voyant Bontemps prendre la fuite devant moi, d'être privé ce matin de l'honneur de vous présenter mes hommages.

—Pourquoi ce reproche, d'Aubigné ? répondit la marquise avec une extrême douceur. Ai-je jamais refusé de vous recevoir !... Ne venez-vous donc pas à peu près chaque jour me conter vos malheurs au jeu et me demander assistance ? Parlez, ajouta la marquise après un léger silence, que désirez-vous aujourd'hui ? Quelle est la faute d'hier qu'il vous reste à réparer ?

—Voici le fait. J'ai un de mes amis, que dis-je, mon meilleur et mon seul ami, qui désire être reçu en particulier par mon beau-frère. Cet ami m'a rendu un tel service, que j'ai dû me charger de sa commission, et je lui suis tellement reconnaissant, que je tiens, ma foi ! que je veux qu'on obtienne à son désir.

—Quel est le nom de cet ami, d'Aubigné ?

—Il se nomme, chère Françoise, le baron Legoff.

—Quel est-il ? Que veut-il ? Quelle est sa position ?

—Voilà trois questions bien courtes, mais qui ne laissent pas de m'embarrasser. Quel est ce baron Legoff, dites-vous ? peut-être le diable en personne. Ce qu'il veut ? je l'ignore. Quelle est sa position ? celle d'un millionnaire qui sème sur sa route l'or à pleine mains !

—Mais cet homme est, m'avez-vous dit, votre ami intime : vous devez le connaître ?

—Entendons-nous, chère sœur ! Je n'ai vu le baron Legoff que deux fois dans ma vie : seulement, la première fois, son entrée en matière a été si magnifique, qu'il m'a tout à fait séduit. D'abord, je suis l'ami de tous ceux qui me prêtent de l'argent, moi.

—Et vous n'avez pas honte, d'Aubigné, s'écria la marquise en rougissant de colère, de me proposer de faire admettre dans le particulier du roi un homme dont vous ne savez ni l'origine ni la position ! qui peut être un aventurier ! pis que cela même ! Quelle idée vous faites-vous de la majesté royale, mon frère ?

—Françoise, poursuivit d'Aubigné, il ne s'agit pas seulement en ce moment de moi, mais bien aussi de vous. Votre pouvoir est mis en question !... Ma chute entraînerait la vôtre... Ah ! vous pâlissez, Françoise ! Très-bien ! alors je puis compter sur votre attention. Vous n'ignorez pas, excellente sœur, l'avarice sordide que mon beau-frère a toujours montrée à mon égard, les passe-droits sans nombre qu'il m'a fait subir... Je ne récrimine pas, je raconte. Cette avarice et ces passe-droits ont eu pour résultat, ainsi que cela devait être, de m'aigrir le cœur et me réduire à la plus affreuse pauvreté. Or, savez-vous ce que c'est qu'un homme tombé dans la misère et rêvant la vengeance ? une chose qui appartient au premier venu qui lui dit : "Voici de l'or, aide-moi à attaquer ton ennemi et ton persécuteur..."

—Vous m'effrayez, d'Aubigné ! Auriez-vous...

—Conspiré, oui ! et, qui plus est, je conspire encore... Bon voilà que vous pleurez à présent, vous, la femme forte par excellence ! Je sais bien que ce sont des larmes de rage que vous versez ! n'importe, c'est une faiblesse indigne de vous... Je continue. Les meneurs couronnés de la ligue d'Augsbourg ont cru que je pourrais leur être utile, et ils ont fait pour moi, dans leur intérêt, ce que mon beau-frère eût dû faire, lui, par devoir et par signité : ils m'ont aidé à payer mes dettes. Vous voyez, chère sœur, en ma personne, un des partisans, sinon des plus déclarés, au moins des plus ardents de la maison d'Autriche.

Or, pour ne pas m'éloigner de mon sujet, ce baron Legoff, mon ami ietime, que j'ai déjà vu deux fois, connaît parfaitement cette circonstance. Il possède en ses mains la preuve de ce que vous appelleriez ma trahison, et de ce que je nomme, moi, ma vengeance. Que Sa Majesté refuse d'admettre en son particulier mon ami intime, et demain le roi sera prévenu que le frère de sa femme s'entend avec ses ennemis !... Je manque, certes, de votre judiciaire mais il me paraît certain, et rien ne me fera départir de cette opinion, que vous recevrez le contre-coup de ma disgrâce. Le roi, — comme tous les parvenus, — saisira avec empressement l'occasion d'humilier la famille à laquelle il a eu l'honneur de s'allier.

—Ah ! d'Aubigné, s'écria madame de Maintenon avec un accablement navrant et véritable, et sans essayer d'arrêter les larmes qui coulaient le long de ses joues : — ah ! d'Aubigné, quelle triste chose que l'humanité ! Je voudrais être morte !...

Ce cri, parti réellement du cœur, laissa l'impitoyable d'Aubigné insensible.

—Morte ! répéta-t-il avec ironie et en regardant sa sœur d'un air railleur. — Vous avez donc parole d'épouser Dieu le Père ?

Un assez long silence suivit cette dernière énonciation du comte : la hautaine marquise était vaincue.

—Mon frère, lui dit-elle, il sera fait selon votre désir. Amenez vous-même demain ce baron Legoff vers les trois heures. Il sera présenté au roi !...

Madame de Maintenon, à bout de force et de patience, se leva de son fauteuil.

—Encore un mot, chère sœur, dit d'Aubigné en la forçant à se rasseoir. Vous comprenez que quelque amitié que je ressente pour ce bon et généreux baron Legoff, il ne m'est pas possible de rester toujours avec son épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Puis-je espérer que vous voudrez bien m'obtenir, sans perdre de temps, pour demain, par exemple, une lettre de cachet ?

—Vous avez raison, d'Aubigné. Oui, il faut en effet que cet homme disparaisse. Demain vous recevrez cette lettre de cachet. Au revoir !

La première personne que rencontra d'Aubigné en sortant du château, fut le baron Legoff.

—Vous ici, cher baron, s'écria-t-il en lui sautant au col et en le baisant à plusieurs reprises : quel bon vent vous amène ?

—Le désir de savoir si vous avez réussi dans votre négociation.

—Complètement. Le roi vous recevra demain à trois heures ; mais j'ai plusieurs visites à rendre, et je suis en retard. Permettez que je vous quitte. Au revoir ! A demain !

—Au total, se dit d'Aubigné en remontant dans son carrosse, ce Legoff est moins fort que je l'ai cru d'abord. Il aurait dû, au lieu de me jeter tout d'un coup cinq mille louis à la tête, me faire une rente viagère payable par ses mains. Cette précaution l'aurait sauvé de la lettre de cachet.

VI

C'est dans ce même cabinet où s'était passé la veille, entre le comte d'Aubigné et sa sœur, la scène rapportée dans le chapitre précédent, que nous allons encore conduire le lecteur.

Le roi, l'air pensif et le front soucieux, parcourait d'un pas lent et inégal le vaste et somptueux appartement.

De temps à autre, il s'arrêtait au milieu de sa promenade et dictait à la marquise, assise devant une table encombrée de papiers, quelques phrases d'une lettre dont la rédaction paraissait absorber à un haut point son attention.

La marquise, quoiqu'elle eût l'ouïe excellente et que Louis XIV accentuât avec une rare précision ses paroles ; la marquise, feignant parfois d'avoir mal entendu, répétait avec plusieurs variantes et sous la forme interrogative, certains mots, qui sans doute lui paraissaient impropres ; le roi réfléchissait un moment et presque toujours acceptait l'expression substituée à la sienne par madame de Maintenon.

—Sire, dit tout à coup madame de Maintenon, Votre Majesté, qui n'oublie rien, doit se souvenir qu'elle a promis au comte de Monterey de le recevoir aujourd'hui. Le comte attend depuis une heure.

—C'est bien, marquise ! Bontemps a reçu l'ordre de l'introduire sans passer par les appartements. Ma position vis-à-vis de l'Espagne ne me permet pas d'accorder à Monterey les prérogatives attachées à son titre de grand de première classe et de chevalier couvert !... Je lui toucherai deux mots de cet empêchement, car Monterey est un homme d'une grande valeur d'esprit, et que l'on doit ménager ; il peut nous être par la suite d'une utilité considérable.

—C'est le type de l'Espagnol, Sire, ajouta madame de Maintenon : attaché aux maximes, aux coutumes, aux mœurs et à l'étiquette de sa nation jusqu'à la dernière minutie, il possède une force rare de caractère et déploie une persévérance sans pareille dans l'accomplissement de ses projets. J'ai cru pouvoir, afin de paraître mettre moins d'importance à ses communications, l'inviter à se faire accompagner par sa fille Nativa, la filleule de l'infortunée reine Marie-Louise...

—Vous avez sagement agi, madame. Hier, j'ai entendu le duc de Chartres parler avec enthousiasme de cette jeune personne. Je ne serais pas fâché de la voir.

Un quart d'heure après cette conversation, le comte de Monterey faisait avec Nativa son entrée dans le cabinet de madame de Maintenon.

Le senor Sandoval était revêtu d'un costume espagnol aux couleurs sombres. Tenant à constater son droit et à marcher de pair avec les ducs français, droit alors en litige et qui ne devait être reconnu que quelques années plus tard, il ne portait pas de manteau.

Quant à Nativa, elle avait conservé également les vêtements des femmes de son pays : elle était d'une beauté adorable.

Le comte, en entrant dans le cabinet, s'inclina profondément devant le roi, puis il remit son chapeau.

Se retournant ensuite vers madame de Maintenon, il la salua avec une courtoisie parfaite, et resta la tête découverte.

Le grand d'Espagne s'inclina de nouveau devant le roi, et, prenant la parole d'un ton grave, presque solennel :

—Sire, dit-il, j'ai l'honneur, contrairement à tous les usages et malgré la guerre qui existe entre la France et l'Espagne, d'être envoyé auprès de Votre Majesté par mon maître le roi Charles II, en qualité d'ambassadeur.

Cette déclaration inattendue causa à Louis XIV un véritable étonnement, mais il n'en laissa rien paraître.

—Sire, reprit l'Espagnol, mon maître, le roi Charles II, supplie votre Majesté de vouloir bien, malgré la guerre qui divise les royaumes d'Espagne et de France, unir ses efforts aux siens pour détruire les pirates qui infestent les mers des Antilles ? Ceci est une question, non de politique, mais d'humanité et d'honnêteté ! Il me reste à ajouter que le roi mon maître attache la plus haute importance à ce qu'il soit fait justice de ces forbans.

—Comte de Monterey, répondit Louis XIV après avoir consulté par un regard la marquise de Maintenon, je trouve, au contraire, que cette question est tout à fait politique ! D'abord, les flibustiers français des Antilles n'agissent qu'en vertu des commissions qu'ils tiennent de moi ; ensuite, il m'est permis de croire, par l'importance que mon cousin d'Espagne attache, selon nous, à la destruction de ces flibustiers, que les efforts de ces gens-là ne sont pas à dédaigner, sinon pour la gloire, au moins pour les intérêts de l'Etat.

—Sire, dit le comte de Monterey, si Votre Majesté me permet d'insister, il me reste à faire valoir auprès d'elle la considération toute puissante qui a déterminé mon maître à m'envoyer auprès du roi de France.

Le comte s'arrêta, et Louis XIV lui ayant permis, par un signe affirmatif de tête, de poursuivre, il reprit :

—Cette considération, sire, touche à ce qu'il y a de plus sacré sur la terre : à la religion. Les flibustiers ou les boucaniers des Antilles se livrent chaque jour aux plus affreux et aux plus épouvantables sacrilèges. Si le roi veut bien prendre connaissance d'un mémoire aussi impartial qu'authentique, qui a été rédigé sur ce sujet, il lui sera facile de se convaincre de la vérité des faits que j'avance. Non-seulement les boucaniers pillent et saccagent nos églises, mais ils poursuivent encore les ministres du tout-puissant avec une rage, un acharnement dont aucune expression ne saurait donner une idée. Un évêque, tombé entre leurs mains, a été encore dernièrement assassiné avec des raffinements d'une cruauté incompréhensible. C'est donc, non au point de vue de ses intérêts personnels, mais seulement dans l'intérêt de la religion, que mon maître le roi Charles II s'adresse à Votre Majesté :

Cette réponse du comte de Monterey parut produire et produisit, en effet, une grande impression sur l'esprit de Louis XIV et sur celui de madame de Maintenon.

—Comte, reprit le roi, le monde entier connaît le respect et le dévouement sans bornes que je professe pour tout ce qui touche à la religion. Mon cousin d'Espagne a bien fait de s'adresser à moi.

Toutefois, avant de m'arrêter à un parti, et de vous donner une réponse définitive, je désire examiner à loisir cette affaire, et prendre connaissance du mémoire que vous me remettrez.

—A présent le roi veut-il bien me permettre de faire suivre les observations que j'ai eu l'honneur de lui communiquer, au nom de mon maître, de quelques paroles, qui me sont personnelles ?

—Je vous répète, comte, que je vous tiens en grande estime, et que je serai toujours heureux de vous être agréable. Parlez !

—Sire, reprit Monterey, je crois pouvoir ajouter, sans trahir en rien les intérêts de mon pays, que l'acceptation par Votre Majesté du projet qui lui est proposé, influencerait extrêmement sur les dispositions du roi mon maître dans le choix de son successeur ; qu'il est même probable que cela ferait peser la balan-

ce du côté de la France... Si je m'exprime avec autant de liberté devant Votre Majesté, c'est qu'en mon âme et conscience, l'avènement de l'archiduc au trône d'Espagne serait un malheur immense pour la gloire et la prospérité de mon pays ! La maison d'Autriche ne peut que nous être fatale !

Le roi, voyant l'importance et la tournure qu'allait prendre cette discussion à laquelle il n'était pas préparé, ne répondit pas.

Il s'avança vers Nativa, lui adressa avec cette grâce si pleine de respect dont il usait envers les femmes, quelques mots aimables et touchés au coin de la plus pure galanterie ; puis, retournant ensuite à Monterey :

—Comte, lui dit-il, j'espère avoir d'ici à fort peu de temps le plaisir de vous revoir. Nous nous entretiendrons alors plus longuement de toutes ces choses. Veuillez, je vous prie, ne pas vous étonner de la manière dont vous avez été amené près de moi. J'ignorais recevoir un chargé d'affaires de mon bien-aimé cousin d'Espagne, et j'ai voulu vous traiter avec l'affection que vous méritez et que je vous porte depuis que vous vous êtes montré sous un beau jour auprès de ma chère nièce, votre reine.

VII

Une fois que le comte de Monterey et Nativa se furent retirés, Louis XIV, s'adressant à madame de Maintenon avec une vivacité qu'il n'avait pas coutume de mettre dans les actes ordinaires de la vie :

—Que pensez-vous, madame, lui dit-il, de tout ceci ? ne vous semble-t-il pas que cette croisade contre les flibustiers, que me fait proposer si secrètement le roi Charles II, présente une grosse affaire digne d'un sérieux examen ?

—Je partage complètement votre opinion, Sire.

—Délivrer les mers des Indes des boucaniers, reprit Louis XIV, lorsque ma marine, à moitié détruite depuis notre glorieuse défaite de la Hogue, n'est plus en état de tenir tête avec avantage aux puissances ennemies, serait une folie de ma part ! Les flibustiers de Saint-Domingue, en forçant l'Espagne à entretenir plus de vingt mille hommes de troupes dans ses colonies, nous rendent un véritable service, ou, pour mieux dire, nous sont d'une incontestable nécessité.

—C'est encore vrai, Sire. Cependant ne faudrait-il pas tenir compte des avantages si importants que nous a laissés entrevoir le comte de Monterey ? Si, comme il l'assure, cette expédition tient tellement à cœur au roi Charles II, ne serait-il pas possible d'affaiblir, en vous rendant à ses désirs, l'influence autrichienne, qui chaque jour gagne du terrain ? Le dernier testament de Charles II désigne l'archiduc comme son successeur au trône d'Espagne. Si, au moyen d'une concession gracieuse, on parvenait à faire changer ce testament en faveur d'un fils de France, Votre Majesté ne trouverait-elle pas une compensation incontestablement supérieure à la destruction de quelques pirates irréligieux ?

—Vous déployez une solidité de jugement, madame, répondit gravement Louis XIV, qui n'a pas lieu de m'étonner de votre part et dont je vous félicite. N'oubliez pas, cependant que des huit membres qui composeront probablement le conseil d'Espagne, quatre sont déjà à nous, ou pour mieux dire, pour nous : Porto-Carrero, Villa-Franca, San-Esteban et Ubilla. Les vingt mille écus que nous ferons parvenir par ce courrier à notre agent secret à Madrid nous assurent également le concours de l'homme de la reine, l'Amirante. Quant à Veraga, Mancera et Arias, vous savez

qu'ils ne peuvent manqués d'être absorbés par l'influence qu'exercent sur eux leurs collègues : l'affaire de la succession est donc en bon train.

—Sire, dit la marquise en voyant le roi s'arrêter pour lui laisser le temps de placer, si elle le jugeait à propos, une observation ou une objection, il y a encore un côté à envisager dans cette question des boucaniers, à savoir si la maison d'Autriche ne tend pas un piège à Votre Majesté.

Louis XIV réfléchit un instant, et ne dévinant sans doute pas le piège auquel la marquise faisait allusion, il secoua lentement la tête d'une façon qui pouvait se traduire par "cela est possible" puis changeant brusquement de conversation :

Vous savez, madame, que je devais aller tirer, et que j'ai fait contremander la chasse ?

—Mais il me semble, sire, que la chasse compte parmi les distractions violentes, et ce ne sont pas celles-là que je vous conseille.

—Auriez-vous un projet, Madame ?

—Oui, sire ; une personne à vous présenter.

—Quelle personne, Madame ?

—Ah ! quant à cela, sire, répondit la marquise avec un doux enjouement, tandis qu'une imperceptible rougeur montait à son front, vous ne le saurez pas. Je tiens à votre confiance.

—On ne se défie pas de soi-même, Madame, lui répondit galamment Louis XIV. Ainsi il s'agit d'une surprise.

—Eh bien ! voyons cette surprise, reprit le roi.

La marquise donna aussitôt l'ordre à l'un de ces messagers connus sous le nom de valets bleus, qui se trouvaient dans tous les appartements du palais, d'introduire la personne si mystérieusement annoncée.

Cinq minutes plus tard, Legoff faisant son entrée dans le cabinet de la marquise, s'inclinait profondément, mais plein de calme et d'assurance, devant loire.

VIII

Louis XIV avait pour habitude de regarder fixement ceux qu'il voyait pour la première fois ou dans des circonstances solennelles. Parvenait-il à décontenancer ou à intimider l'homme mis en sa présence, son amour-propre en était agréablement flatté, et il se sentait disposé, de prime-abord, en faveur du malheureux mortel ébloui par l'éclat du soleil.

Aussi les courtisans, qui n'ignoraient pas cette faiblesse du grand roi, en tiraient-ils souvent un excellent parti. Plusieurs poussaient même la flatterie jusqu'à l'évanouissement.

Soit que Legoff ne connût pas cette particularité du caractère de Louis XIV, soit qu'il ne jugeât pas à propos de se prêter à ce pué-riil triomphe d'amour-propre, toujours est-il qu'en relevant la tête, après son humble salut, il soutint d'un air calme, fixe et assuré le regard du roi.

—Que désirez-vous, Monsieur ? lui demanda Louis XIV, en fronçant légèrement les sourcils.

—Sire, répondit Legoff d'une voix assurée ; je désire, je veux, daignez me pardonner d'employer une pareille expression en présence du roi, je veux ouvrir de tels horizons à votre gloire, que votre regard d'aigle ne puisse en sonder l'incommensurable étendue ! Je veux être le Fernand Cortez de votre règne, et laisser mon nom attaché au siècle que la prospérité appellera le siècle de Louis XIV.

Ce mélange de hardiesse et de courtoisie causèrent une véritable surprise au

roi, qui, se retournant vers la marquise de Maintenon, l'interrogea des yeux. La favorite, en proie à une vive émotion, car elle ignorait ce qui allait se passer, sourit doucement au roi, d'un air qui signifiait :

"Je vous avais bien dit, sire, que cet homme vous distrairait."

—Et qui êtes-vous, Monsieur ? reprit le roi en examinant avec une curiosité qui l'emportait sur sa dignité le singulier personnage.

—Sire, je me fais appeler, — car je désire garder l'incognito, — le baron Legoff ! Le nom sous lequel je suis connu, et je puis ajouter respecté et redouté, est celui de Montbars l'Exterminateur...

La marquise de Maintenon pâlit, et Louis XIV se laissant entraîner par l'étrangeté de la situation, répéta avec un étonnement réel et bien marqué :

—Montbars l'Exterminateur ! Mais c'est le nom d'un célèbre flibustier mort il y a dix ans !

—Montbars, que Votre Majesté me pardonne cette comparaison, Montbars est comme le roi de France, il ne meurt pas. Le roi est mort, vive le roi ! Montbars est mort, vive Montbars !

Louis XIV, à cette réponse énigmatique, et tellement en dehors des choses raisonnables et possibles qu'elle lui parut présenter le caractère de la folie, se retourna de nouveau vers la marquise ; mais madame de Maintenon évita son regard : la pauvre femme en ce moment eût été capable, tant elle ressentait d'effroi de la fausse voie dans laquelle elle venait d'engager la dignité royale, de signer l'arrêt de son sacrifiant de frère, le comte d'Aubigné, le véritable coupable de la réception de Legoff.

—Expliquez-vous, dit Louis XIV en s'adressant au boucanier.

—Sire, répondit Legoff, la vie de Votre Majesté a toujours été si absorbée par de prodigieux desseins, que jamais peut-être le roi n'a pu trouver le temps de s'informer quels sont ces boucaniers des Antilles qui relèvent sa puissance, vénèrent si fort le nom de Louis-le-Grand, et travaillent sans arrière-pensée de récompense ou d'ambition à sa gloire ! Ces boucaniers ne sont point des bandits isolés, comme on le pense généralement, qui n'ont pour profession et pour état que de piller les navires espagnols.

Les boucaniers forment entre eux une association mystérieuse et puissante, dont le chef, tyran despote et absolu, prend le nom de Montbars en souvenir de l'illustre fondateur de la Boucanerie ! Je suis ce chef. Mon successeur, lorsque mon heure sera venue, et que, victime des hasards de la bataille, je serai tombé sous une balle ou sous un boulet espagnol ; mon successeur héritera de mon nom et de mes armes ; il aura l'épée d'un brave et loyal gentilhomme, et s'appellera à son tour de Montbars !

Louis XIV avait écouté cette explication avec un vif intérêt, ainsi que cela était arrivé à Pontchartrain, et il regardait curieusement cet homme à l'air audacieux et paisible, qui représentait en lui le type complet de ces fameux flibustiers sur le compte desquels on racontait des choses si merveilleusement fabuleuses.

—Monsieur de Montbars, dit-il lentement, car Louis XIV tenait à inspirer de l'admiration pour sa personne même aux classes en dehors de la société ; monsieur de Montbars vous avez tort de croire que le roi ignore, malgré les vastes desseins qui l'occupent, les moindres affaires de son royaume. Je sais et je connais parfaitement les faits de la flibusterie. Puisque le hasard vous a mis en ma présence, j'aurai même à vous interroger tout à l'heure sur certains actes d'irréligion qui

vous sont reprochés et dont je tirerai une éclatante justice s'ils me sont confirmés.

—Sire, s'écria Legoff, qui, avec une hardiesse sans précédents dans les annales de la cour, interrompit Louis XIV ; sire, les gens qui portent haut devant l'ennemi et avec fierté dans leur cour le nom de Louis-le-Grand, sont incapables d'offenser la religion. Ceux qui connaissent le respect qu'ils doivent à leur roi, savent celui qui revient à Dieu !

Cette audace, aboutissant à une heureuse flatterie, plut singulièrement au roi.

Il lui était doux de penser que les flibustiers, ces hommes au corps de fer et au cœur d'airain, éprouvaient pour sa personne le respect et l'admiration qu'il méritait.

Quant à la marquise elle commençait à trouver d'Aubigné moins coupable.

Monsieur de Montbars, reprit Louis XIV, vous nous avez dit tout à l'heure que votre successeur héritera à votre mort de l'épée d'un brave et loyal gentilhomme ; appartenez-vous donc à la noblesse ?

—Oui, sire, à la meilleure : à cette noblesse de province qui n'a jamais voulu mettre les pieds à la cour de France et a toujours protesté en faveur des privilèges qu'elle tenait de la féodalité.

—Protestations de rebelles, qui ont fait couler bien du sang sur les échafauds !

—Que Votre Majesté me permette de ne pas partager l'opinion du roi, répondit Legoff avec un maintien respectueux qui affaiblissait la hardiesse de ses paroles. A mes yeux, ces rebelles sont des victimes et des martyrs.

Louis XIV, étonné de l'audace calme et tranquille du célèbre boucanier, et ne voulant pas compromettre avec lui sa dignité dans une discussion, ne releva pas cette réponse.

—Puisque vous êtes gentilhomme, Monsieur, continua-t-il, je ne puis vous laisser jouir du bénéfice que la bassesse de son extraction eût valu au flibustier. Homme de rien, votre nom m'eût peu importé ! Gentilhomme, il n'est ni convenable, ni possible que vous paraissiez devant ma personne sous un nom qui ne vous appartient pas.

—Sire, répondit Legoff toujours impassible, vous livrer ma tête ! Il est incontestable que si Votre Majesté l'exige, je n'hésiterai pas à lui obéir, mais le roi est trop magnanime et trop grand pour abuser de la confiance d'un de ses sujets. Le pouvoir qui rapproche Votre Majesté de Dieu, est le don de faire grâce. Un roi grandit dans la postérité par sa éléance ; l'histoire flétrirait la mémoire de celui qui viendrait en aide au bourreau !...

—Vous êtes donc un contumace ? dit Louis XIV avec un sentiment de terreur et de dégoût.

Oui, sire, j'ai été décapité en effigie par le glaive du bourreau... Tout comme un Montmorency, ajouta Legoff après une légère pause.

A cette réponse du boucanier, madame de Maintenon pâlit et se remit à maudire intérieurement l'impardonnable et criminelle légèreté de son frère, tandis que Louis XIV, excité par le mystère qui enveloppait l'étrange individualité de Legoff ou de Montbars, reprenait son interrogatoire :

—Pour quel crime avez-vous été condamné ? pour assassinat ou sacrilège ?

—Pour avoir soutenu, sire, contre ce que j'ai cru être un abus de la puissance royale, les prérogatives de la noblesse et des droits du peuple.

—Alors pour un crime de rébellion et de lèse-majesté.

—C'est, en effet, ainsi que les juges ont motivé leur sentence.

(A suivre.)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

15,651 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— LE GRAND —

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grande nature, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravannes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 11 h. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DE FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

THEATRE-ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 9 Sept.
Après-Midi et Soirée.

UNDER THE LASH

Un des plus jolis drames du jour.

DECORS GRANDIOSES,
COSTUMES PARFAITS,
EXCELLENTE COMPAGNIE.

— PRIX D'ADMISSION : —

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Sièges réservés au magasin de Prince.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXECUTEES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.